

ceci
est
un
cahier
de
salle



saison_ faire durer

pages précédentes : image issue de *Walpurgis*, essai cinématographique à partir de *Troisième nuit de Walpurgis* de Karl Kraus par Frédéric Choffat, Les Films du Tigre, Suisse, 2008.

// Il y a une chose pire que le meurtre, c'est le meurtre avec mensonge; et le pire de tout, c'est le mensonge de celui qui sait : prétexte d'une incrédulité qui ne veut pas croire au forfait mais croire le mensonge; docilité de celui qui se fait aussi bête que le veut la violence.//

Karl Kraus, *Troisième nuit de Walpurgis*

— sommaire

7 Traverser de Julie Gilbert

13 Sappho^x

- 16 — ÉCHO. extrait, **Sappho^x**, Sarah Jane Moloney
- 17 — CONVERSATION ÉPISTOLAIRE. avec Sarah Jane Moloney
- 22 — SPÉCULATIONS NARRATIVES. extrait, *Outrages ordinaires*, Julie Gilbert
- 24 — PLANCTON. chronique, *Voyage à Lesbos*, Paul B. Preciado
- 28 — REPÈRES I. par Julie Gilbert
- 30 — MANIFESTE. MANIFESTE W.I.T.C.H.
- 35 — SPÉCULATIONS NARRATIVES. *Audre Lorde*, Dorothée Thébert
- 38 — SPÉCULATIONS NARRATIVES. *Combien de flèches pour traverser ?*, Julie Gilbert
- 42 — REPÈRES II. par Anna Lemonaki
- 45 — SPÉCULATIONS NARRATIVES. extrait, *Et les poissons partirent combattre les hommes*, Angélica Liddell

51 Manifesto(ns) !

- 58 — REPÈRES III. par Julie Gilbert
- 60 — MANIFESTE. UN MANIFESTE HACKER
- 67 — PLANCTON. extrait, *Contrées, Histoires croisées de la zad de Notre-Dame-des-Landes et de la lutte No TAV dans le Val Susa*, Collectif Mauvaise Troupe
- 71 — PLANCTON. extrait, *Nos cabanes*, Marielle Macé
- 74 — CONVERSATION ÉPISTOLAIRE ET EN DIRECT. avec Sarah Calcine et Joséphine de Weck
- 78 — SPÉCULATIONS NARRATIVES. extrait, *La violence de nos rêves*, Jérôme Richer
- 85 — SPÉCULATIONS NARRATIVES. extrait, *Taïga (comédie du réel)*, Aurianne Abécassis
- 95 — PLANCTON. extrait, *Reclaim : recueil de textes écoféministes*, Émilie Hache

102 bibliographie

105 Traverser. photographies

- REPÈRES. dramaturgie
- CONVERSATIONS ÉPISTOLAIRES. entretiens avec les auteures
- PLANCTON. pour penser /extraits essais
- SPÉCULATIONS NARRATIVES. pour penser /extraits pièces

Le féminin générique est utilisé sans discrimination au POCHE /GVE.

— Traverser

de Julie Gilbert

CECI EST UNE BOUSSOLE
POUR LA SUITE DU VOYAGE
CECI EST UNE GUÉRITE
POUR LA DEUXIÈME ESCALE
CAR CE N'EST PAS TOUT
DE TRAÎNER LE LONG DES AUTOROUTES
DANS DES CHAMBRES DOUTEUSES
ET DES SALONS MONDAINS
CE N'EST PAS TOUT
LE VOYAGE CONTINUE
LE VOYAGE DOIT CONTINUER
CE N'EST PAS TOUT DE S'ACCROCHER AUX ÎLES NORD
AVEC NOS MAISONS ILLUMINÉES
NOS SODAS DE BORD DE ROUTE
ET NOS POUFS
IL S'AGIT DE CONTINUER
VRAIMENT
DE SE SECOUER
D'ACCEPTER LE VOYAGE
SOUVENT IL FAUT JUSTE TRAVERSER
ON DIT ÇA D'UNE FRONTIÈRE
D'UNE ROUTE
D'UN CHAGRIN
TRAVERSER
MAIS COMMENT ON TRAVERSE LES POSTES DE DOUANE, LA NUIT,
LA PERTE ?
CECI EST UN GOUVERNAIL
SUR LA MER AGITÉE DE LA SAISON
CECI EST UN CARNET DE BORD
PLEIN DE TOUTES NOS RUMINATIONS

CAR CE N'EST PAS TOUT DE QUITTER LES RIVES
CONNUES
IL S'AGIT MAINTENANT D'AUTRE CHOSE

MANIFESTATIONS
GRÈVES
BLOCAGES
INSOMNIES

OUI IL Y A TOUJOURS DU THÉ FROID AU BAR
MAIS QU'EST CE QU'ON EN A À FAIRE
SI ON ARRIVE NULLE PART
ET QUE TOUJOURS ON DOIT REDIRE
LES MÊMES ET LES MÊMES CHOSES
SUR LES FEMMES
SUR LES ARRIVANTES
SUR LA TERREUR
SUR LA FONTE DES GLACIERS
SUR LES DÉFAITES
ET QUE TOUJOURS ON DOIT REDIRE
MAIS EN REDISANT
ON ENTEND COMME ÇA FATIGUE LES OREILLES
DE CERTAINES
MAIS EN REDISANT
ON ENTEND QUE CERTAINES NE POURRAIENT PLUS DIRE
PARCE QUE TROP BLANCHES OU TROP HÉTÉROS OU TROP FEMMES
ON ENTEND DU BROUILLAGE SUR LA LIGNE
ON ENTEND DES FAUSSES ROUTES
ON ENTEND DES TRUCS ÉTRANGES
QUI EMPÊCHERAIENT DE PARLER D'AUTRES QUE NOUS
CECI EST UNE LANTERNE
POUR LES ARRIVÉES TARDIVES
CECI EST UNE JETÉE
SUR LE PORT
LES SOIRS DE TEMPÊTE
CECI EST UNE FÊTE
POUR LES TRAVERSÉES IMPOSSIBLES
ÎLE SUD
ÎLE NORD-EST

CECI EST UNE REQUÊTE
POUR LES LUTTES POSSIBLES
ICI ON PARLERA DE
DE CELLES QU'ON A OUBLIÉES
ICI ON PARLERA
DE CELLES QUI SE SONT SOULEVÉES
ICI
IL Y A DÉJÀ QUELQUES PERSONNES
POUR NOUS AIDER À PENSER
OU À DANSER
ANGÉLICA LIDDELL, PAUL B. PRECIADO, ÉMILIE HACHE,
AURIANNE ABÉCASSIS, LE COMITÉ INVISIBLE, JÉRÔME RICHER,
MARIELLE MACÉ
ON PARLERA POÉTESSE
ON PARLERA MANIFESTATION
ON PARLERA FÉMINISME
ON PARLERA NOSTALGIE
ON PARLERA RUINES
ON PARLERA MODÈLE AMÉRICAIN
ON PARLERA FRONTIÈRES
ON PARLERA RÊVES
ON PARLERA AUSSI D'AUTRES CHOSES PARCE QUE LA VIE EST FAITE
DE ÇA, DE TOUT ÇA,
IL Y AURA AUSSI DU VIN CHAUD AU BAR
ET ON POURRA TOUJOURS CONTINUER À DIRE
QUE TOUT VA BIEN

VOUS VENEZ ?



*île nord-est
les soulevées*

Manifesto(ns)!

*Pointe
de l'espérance*

*île sud
le repaire
des oubliées*

Sappho^x

Récifs du doute

île sud

— Sappho^x

texte Sarah Jane Moloney
mise en scène Anna Lemonaki

jeu Christina Antonarakis, Wissam Arbache
Marie-Madeleine Pasquier

assistanat à la mise en scène Sarah Calcine

scénographie Sylvie Kleiber

musique Samuel Schmidiger

lumière Nidea Henriques

costumes Nagi Gianni

coaching vocal Chantal Bianchi

production POCHE /GVE

création au POCHE /GVE le 27.01.20

Sappho^x est une commande du POCHE /GVE, dans le cadre du programme Stück Labor, Nouvelle dramaturgie suisse (Stück Labor est soutenu par la Fondation suisse pour la culture Pro Helvetia, la Fondation Ernst Göhner, la Société Suisse des Auteurs, la Fondation Prof. Otto Beisheim et la Fondation Jan Michalski)

avec le soutien de la Fondation Leenaards

avec le soutien de la Fondation Émilie Gourd

Lesbos. Grèce. Aujourd'hui, hier, demain. Une salle d'interrogatoire. L'interrogée: Sappho, la fameuse poétesse grecque, née vers 630 av. J.-C. resurgie depuis la mort. Confrontée à Phaon et Atthis qui attendent d'elle qu'elle complète ses poèmes arrivés jusqu'à nous tronqués, fragmentés, perdus. Mais faire revenir les mortes oblige à se confronter à l'Histoire. Raconter Lesbos, devenue l'île du tourisme lesbien. Raconter Lesbos, devenu lieu d'arrivée de voyageuses, réfugiées, migrantes. Raconter Lesbos, devenue une île sans eau. Phaon et Atthis sont peut-être deux gardes-frontières ou deux humanitaires. Ou peut-être qu'Atthis est simplement cette femme qui hante les poèmes de Sappho, tandis que Phaon serait cet amoureux inventé par les hommes pour cacher son homosexualité... Tout se brouille, se mêle sur l'île de Lesbos. Un voyage dans le temps dans lequel les années 1970, 2020 et 2070 dialoguent. Une figure, Sappho, à la fois poétesse célébrant l'amour, lesbienne et femme mûre, qui se déploie, transgressive et jouissive et nous interroge sur nos héritages au féminin et sur ce qu'on fait de nos vies.

Sarah Jane Moloney _ auteure

Sarah Jane Moloney est née à Zürich. Après un Bachelor en Lettres à l'Université de Lausanne en 2011, elle obtient un Master en Pratique avancée du théâtre à la Royal Central School of Speech and Drama de Londres en 2013. Son travail de diplôme, *Diary of a She-Wolf* est monté au Camden People's Theatre (Londres, 2013) et sélectionné pour le festival Accidental au Roundhouse Theatre (Londres, 2014). De retour en Suisse, elle fonde la compagnie L'âge ingrat et montre sa première création *CUNTAMINATION* aux journées TacTacTac en 2015 et à la Fête du Slip en 2016. En 2015, elle est sélectionnée pour le College Teatro de la Biennale de Théâtre de Venise, où elle suit un stage intensif avec Romeo Castellucci. Sa deuxième création, *alptraum/A*, est sélectionnée pour la demi-finale du Prix PREMIO en 2016 et reprise à l'espace Emergency (Vevey) en 2018. Elle collabore ponctuellement comme dramaturge au projet interdisciplinaire *Water Bodies* (Whitstable Biennale, 2018). Elle est lauréate de la bourse d'écriture scénique Stück Labor 2018-19 et dramaturge de la saison_ensemble pour le POCHE /GVE.

Anna Lemonaki _ metteuse en scène

Anna Lemonaki est née à Athènes. Elle obtient son Bachelor en Sciences Politiques à Athènes en 2006 et son Master en Sociologie et Médias à l'Université de Fribourg en 2010. La même année, elle intègre l'école de théâtre Serge Martin. En 2018-19, elle suit également le CAS en Dramaturgie et Performance du Texte à l'Université de Lausanne (UNIL) et à la Manufacture - Haute école des arts de la scène. Elle est interprète pour Lena Kitsopoulou dans *Vive la mariée* en 2013 et dans *Cry* au Théâtre Saint-Gervais ainsi que pour Philippe Quesne dans *L'effet de Serge*, en 2018. Au cinéma, elle joue le premier rôle du film *La nuit est encore jeune*, réalisé par le Srilankais Indika Udugampola (Prix du Meilleur Réalisateur au Festival International de Colombo, 2015). Anna Lemonaki collabore avec la Cie DanielBlake pour le projet *Opa* qui obtient la deuxième place du Prix PREMIO en 2017. En 2015, elle fonde la Cie Bleu en Haut Bleu en Bas et met en scène *Bleu* en 2016, *Fuchsia saignant* en 2018 et *P.E.T.U.L.A. bye bye*, de Lena Kitsopoulou, au Théâtre Saint-Gervais en 2019. *Bleu* et *Fuchsia Saignant* sont repris à la Bâtie en 2019. *Blanc*, sera présenté au printemps 2020, au Grütli - Centre de production et de diffusion des Arts vivants.

ÉCHO.

extrait de **Sappho**^x de Sarah Jane Moloney (2019)

SAPPHO. Où est-ce que... Qui... *Elle pose l'enregistreur* Pourquoi? Pourquoi est-ce que vous m'avez ramenée?

//

ATTHIS. Nous voulons les mots qui manquent.

SAPPHO. Les mots qui //manquent//? Vous voulez dire les mots que vous avez perdus!

ATTHIS. Oui, bon – ce n'est pas moi qui les ai perdus personnellement.

On entend une sonnerie. ATTHIS range ses affaires, se dirige vers la sortie. En passant, elle tend à SAPPHO une édition de ses poèmes.

Tenez. Ce sont les mots qui nous restent. / Pour éviter les doublons. Vous voyez le bouton, là? Appuyez dessus quand vous aurez écrit. Je viendrai examiner le produit.

SAPPHO. Produit...? J'espère que vous n'êtes pas pressée. Ces mots m'ont pris toute une vie à écrire.

ATTHIS. Nous n'avons pas toute une vie à attendre. *Elle sort*

//

Extrait de Sarah Jane Moloney, **Sappho**^x, inédit, 2019.

CONVERSATION ÉPISTOLAIRE.

avec Sarah Jane Moloney

Pourquoi écrire sur Sappho aujourd'hui? Quel a été le point de départ de l'écriture de cette pièce?

Effectivement, pourquoi écrire en 2019 une pièce sur une poétesse du VI^{ème} siècle avant notre ère? Dans mon travail d'écriture, je suis motivée par les collisions. L'endroit précis où deux choses incongrues s'entrechoquent et d'où jaillit une dimension entièrement nouvelle. Je n'arrive pas à trouver la motivation pour écrire une histoire qui n'opère qu'à un seul niveau. La fascination pour la figure et les poèmes de Sappho était là chez moi depuis longtemps, mais il manquait l'étincelle qui allait lui donner vie. L'idée pour **Sappho**^x m'est venue en 2015, en voyant les images de réfugiées syriennes arrivant sur l'île de Lesbos. Soudain, l'imaginaire entourant cette île basculait: d'une utopie lesbienne à un purgatoire bureaucratique, une crise d'humanité. C'est ce point de choc qui m'intéresse, qui devient terrain d'expérimentation.

Sappho pourrait-elle nous servir de figure de proue?

Dans la pièce, j'essaie justement de déconstruire l'idée d'une figure de proue, d'une figure emblématique. Le danger – et la séduction – de Sappho, c'est de se voir dans ses blancs, d'imaginer que les mots qui manquent sont les mots qu'on aimerait y voir. C'est ce qui fait qu'elle a pu être récupérée et instrumentalisée (parfois à bon escient, mais ce n'est pas la question). Si Sappho peut nous servir de figure de proue, c'est peut-être en tant que femme, qui a écrit des poèmes et qui a aimé des femmes. Rien de plus, rien de moins.

De Sappho, nous n'avons que des fragments. Est-ce que ces fragments ont eu un impact sur l'écriture de votre pièce? Est-ce qu'ils ont induit sa forme même, en trois temps?

Oui et non. J'avais pour première idée d'écrire la pièce entièrement en fragments, comme un kaléidoscope qui donne à voir des facettes de facettes, sans jamais montrer une image réelle. L'impossibilité de connaître, la fragilité du savoir, étaient des questions de travail. Mais l'écriture a évolué autrement. Je crois que je me suis laissée séduire par l'histoire que je racontais. Et puis, il fallait penser au public aussi. La matière n'est pas simple, non seulement elle contient des références à la littérature et à la mythologie de la Grèce ancienne, mais elle voyage également dans le temps – passé, présent et futur. Il fallait créer un point d'accroche pour permettre au public d'entrer dans cette matière. Ce point d'accroche, c'est l'histoire que je raconte, ce triangle de personnages et la manière dont ils entrent en relation les uns avec les autres. D'où une structure assez classique finalement, avec trois actes, un prologue et un épilogue.

Dans votre texte, j'observe un double mouvement. D'un côté, vous érigez Sappho en modèle (une poétesse homosexuelle de renom) et de l'autre, les personnages dénigrent son écriture et ce qu'elle a été. Pourquoi ?

C'est le double mouvement auquel Sappho a toujours été soumise. Dans la Grèce ancienne c'était déjà le cas. Érigée en modèle, citée comme exemple dans des anthologies de poésie et des manuels de grammaire ou de prosodie – et en même temps tournée en ridicule par des auteurs comiques, qui se moquaient de son homosexualité et de sa prétendue laideur, par exemple. La société grecque était profondément misogyne, et il est assez miraculeux que l'œuvre de Sappho ait pu y occuper une telle place. Son homosexualité, bien que dénigrée, est sûrement ce qui la situait en dehors d'un rôle de femme traditionnel et a donc probablement contribué à son traitement exemplaire. Cette contradiction est inhérente au personnage.

Je lis le projet des scientifiques Atthis et Phaon comme une volonté de contrôle de l'Histoire. Avez-vous cherché à opposer deux idéologies ? Une vision plus féministe, que l'on pourrait rattacher à la sociologue et biologiste américaine Donna Haraway, sur la nécessité de la fragmentation de l'être et une vision plus masculiniste, sur la notion du plein, de l'entier ?

Absolument. Si je veux faire une chose avec cette pièce, c'est tenter de penser d'autres modèles que celui en vigueur (phallogocentrique,

patriarcal, capitaliste, colonial). Des modèles qui célèbrent la fragmentation, l'inconnu, l'indicible, la multiplicité. On arrive toujours éventuellement à un point de non-savoir, et plutôt que de chercher à tout prix à expliquer, à faire rentrer les choses dans des cases, il faut oser exister dans ce non-savoir. Un de mes passe-temps préférés, c'est de regarder des documentaires archéologiques. L'archéologie, c'est essentiellement la réalisation de ce qu'on ne sait pas, de ce qu'on ne saura jamais. Quelle signification les peintures rupestres de la Grotte Chauvet avaient-elles pour les premières humaines ? On ne sait pas. On peut tenter de deviner, mais on n'a simplement pas les outils. On ne saura jamais. La fin de **Sappho*** peut être lue comme une invalidation de tout ce que je viens de dire... ou au contraire, comme une tentative de création d'un modèle nouveau. Les deux sont possibles.

En découpant votre pièce en trois temps, avec les mêmes personnages, pensez-vous que l'histoire est toujours la même ? Et qu'aujourd'hui, malgré le temps qui nous sépare de Sappho nous n'avons pas beaucoup avancé ?

Je ne pense pas que l'histoire soit toujours la même. Les êtres humains, par contre... Nos structures mentales, nos instincts, les choses dont nous avons besoin, ne changent pas. Lire les Grecs anciens, c'est se rendre compte de cela. Je pense par exemple au passage dans *l'Illiade* où Andromaque et Hector se disent adieu avant que ce dernier ne parte à la bataille. Et bien sûr les poèmes de Sappho dans lesquels elle exprime ses jalousies, ses peurs, ses faiblesses. Nous, humaines du XXI^{ème} siècle, ne sommes pas faites différemment qu'Hector, Andromaque ou Sappho. Les situations, les contextes changent. Les choses avancent dans un sens, reculent dans un autre. Un endroit revêt différentes significations. Les personnages qui l'habitent sont motivés par les mêmes désirs. Le hasard fait que leurs désirs prennent parfois des chemins différents.

Je lis votre pièce comme celle d'un parcours des invisibilisées : poétesses, migrantes, femmes mûres. La voyez-vous aussi comme cela ?

Tout à fait. Certains de ces aspects étaient présents pour moi dès le début du projet, d'autres me sont apparus pendant le processus d'écriture. Par exemple, plus je lisais les poèmes de Sappho, plus

j'y voyais une détresse: celle de vieillir, de perdre sa force vitale, de n'être plus désirable. C'est un refrain qui revient souvent. // Si tu m'aimes, choisis un lit plus jeune, car je ne peux vivre avec toi en étant la plus âgée de nous deux. // Quelle femme n'a pas ressenti cette invisibilisation grandir avec les années qui passent, que ce soit à 50 ans, 40 ans, ou même déjà à 30 ans? Comment vivre, en tant que femme mûre, dans une société qui assigne une date de péremption à la valeur des femmes (sexualité, maternité)? Et de manière plus générale, comment vivre en dehors des cases, des rôles traditionnels qui nous sont imposés?

Quelles sont les auteures qui vous font écrire ?

Une myriade. Mais pour ce projet en particulier, j'ai trouvé une maison dans les écrits d'Anne Carson, Jeanette Winterson, Hélène Cixous, et Monique Wittig.

Quel est votre vers préféré de Sappho ?

Πσαύην δ' οὐ δοκίμοιμ' ὀράνω δύσι πάχουσιν¹.

1 traduction: // Je n'espère point toucher le ciel //

// Un après-midi
dans la mer Egée
contient la joie
et la tristesse en
parts si égales,
qu'à la fin il ne
reste que la vérité //

SPÉCULATIONS NARRATIVES.

extrait de *Outrages ordinaires* de Julie Gilbert (2009)

LUI. Tu arrives au milieu de tout ça, tu débarques, tu arrives derrière le figuier avec tes cheveux noirs et tu me dis que tu es arrivée à la nage. Mais cette histoire de nager en pleine nuit c'est de la gnognotte, du pain pourri, ce n'est pas possible ce que tu racontes. Tu comprends ça ? Je ne peux pas te croire, ce n'est pas crédible, alors si tu veux avoir des papiers, il va falloir bosser ton récit, vraiment le bosser parce que tu vois, tu n'es pas la seule à traverser la mer à la nage, tu n'es pas la seule à te faire violer par des soldats, tu n'es pas la seule qui voit ses parents se faire découper à la machette, alors tu as du travail avant que quelqu'un ici ne te croie.

ELLE. Je sais, ce n'est pas assez.

LUI. Si tu étais morte ce serait plus facile, je veux dire du point de vue de la crédibilité.

ELLE. Oui...Tu penses que je devrais mourir ?

LUI. Non, maintenant c'est trop tard. C'est avant qu'il fallait mourir, pendant le naufrage, à quelques mètres des côtes, et le mieux d'ailleurs cela aurait été d'avoir un enfant. Tu vois, tu serais là en train de lutter pour nager, tu tiendrais ton enfant, un bébé bien sûr, trois mois peut-être, tu lutterais toute la nuit pour que ton bébé survive, mais au petit matin, l'enfant serait mort et toi, folle de douleur, tu abandonnerais, sans voir que tu serais à côté de la rive, et sans le vouloir tu serais sauvée.

ELLE. Si je dis que j'ai eu un bébé ils risqueront de faire un test, de regarder mon vagin, non ?

LUI. Je ne sais pas... mais tu comprends un peu dans quel sens tu dois travailler ? Voilà, c'est ça que je voulais te dire, bosse ton récit. Si je n'avais pas ce livre à finir, je pourrais t'accompagner, t'aider peut-être, mais je suis désolé, je dois finir ce livre, j'ai besoin de calme maintenant pour écrire, j'ai vraiment besoin de calme.

PLANCTON.

Voyage à Lesbos, de Paul B. Preciado (2016)

Les villes sont des machines socio-architecturales qui peuvent produire de l'identité. Les plus puissantes d'entre elles sont sans aucun doute celles qui se sont construites historiquement comme des enclaves religieuses. Mais celles qui condensent l'esprit d'une époque, ou celles qui sont des Mecque de l'industrie culturelle sont, elles aussi, dotées d'un fort pouvoir. Au XI^e siècle, le pèlerinage à Santiago de Compostela construisait le catholique, de la même façon que l'Amsterdam du XVII^e siècle transformait le voyageur en bourgeois, que le Paris du XVIII^e sculptait le libertin ou le révolutionnaire, que Buenos Aires faisait le colon du XIX^e siècle, ou que le New York des années 1970 comme le Berlin post-chute du Mur produisaient l'identité de l'artiste contemporain.

Dans les années 1990, alors que je construisais encore ma subjectivité en tant que lesbienne, passer l'été à Lesbos faisait partie d'un véritable processus d'initiation politico-sexuel. Au cours des années 1980, l'île était devenue la destinée privilégiée des lesbiennes. La mythologie et le capitalisme avaient attribué Mikonos aux gays tandis que les lesbiennes avaient décroché Lesbos : l'île de Sappho. Obéissant à la loi historique de la hiérarchisation sexuelle de la valeur, les gays se faisaient bronzer dans des hamacs de coton ou sur des matelas à eau, ils sirotaient leurs mojitos sur une île bleue et blanche des Cyclades. Pendant ce temps, les lesbiennes se retrouvaient sur l'île la plus proche de la côte turque, plus connue pour sa base militaire que pour ses plages. Mikonos et Lesbos représentaient deux modes opposés de spatialisation politique de la sexualité. Mikonos était homosexuelle, privatisante, consumériste, une banque de dollars roses. Lesbos était queer, radicale, précaire, végétarienne, collectiviste.

Pour une lesbienne radicale, le voyage à Lesbos était un pèlerinage constitutif. Nous voyagions depuis New York jusqu'à Paris, d'où nous rejoignons Athènes. Nous allions toujours directement de l'aéroport à Piraeus – moi, je regardais à peine Athènes, je ne la comprenais pas, je n'imaginais pas qu'un jour je pourrais aimer cette ville. Cela viendrait plus tard. Nous passions la nuit sur un bateau qui nous amenait jusqu'au port de Mytilène, sur Lesbos. Nous prenions alors des taxis conduits par des hommes qui tenaient le volant d'une main et de l'autre agitaient un komboloï. Deux heures de virages et de ravins sur des routes couvertes de gravillons plus tard, nous avons traversé l'île du nord-est au sud-est, nous étions à Skala Eressos. La première image de la plage d'Eressos est demeurée intacte dans ma mémoire comme un hymne à l'utopie, comme un appel à la révolution. C'était l'impossible devenu réalité : un kilomètre de sable occupé par 500 lesbiennes nues.

Nous logions dans un camping, ou dans une petite pension avec bibliothèque dans laquelle la voyageuse pouvait trouver un livre de Annemarie Schwarzenbach, Ursula Le Guin ou Monique Wittig. Les soirs, quand le soleil tombait, nous formions deux équipes pour jouer au volley-ball : les //butchs// contre les //fems//. D'un côté les Allemandes et les Anglaises, crâne rasé, les épaules taillées par la natation et tatouées de labrys ; et de l'autre, les Italiennes, avec les cheveux longs et les bras bronzés et agiles – en règle générale elles gagnaient.

Je reviens à Lesbos plus de vingt ans après. L'île a changé. J'ai changé. Lesbos est, avec Leros et Chios, le premier lieu de réception des migrants en Grèce. Moi, j'ai cessé de construire mon identité en tant que lesbienne, et aujourd'hui je me fabrique, à l'aide d'autres techniques (hormonales, légales, linguistiques...), en tant que trans. Ce sont les années du croisement. De la transition. De la frontière. Le bateau militaire *Border Front* occupe toute la première ligne du port.

Aujourd'hui, si je suis sur les plages de Mytilène c'est pour le colloque international //Crossing Borders//. Passant les frontières. Les activistes et les critiques parlent de l'édification de la //forteresse Europe//, qui se définit par la criminalisation de l'immigration et l'enfermement forcé de migrants dans des centres de détention.

Lesbos est devenue la Tijuana de l'Europe. Mytilène a la vibration et la violence d'une frontière militarisée. Plan de vigilance d'État maximum, précarité du corps migrant maximum: le contexte rêvé pour les mafias et le populisme. Les images de camps de réfugiés, ceux de Lesbos, mais aussi ceux d'Athènes, me portent en pleine poitrine, avec une intensité égale mais un affect opposé, le même coup que sur la plage d'Eressos, il y a des années. La frontière est un espace de destruction et de production d'identité. Alors que la plage d'Eressos, il y a des années, était un lieu de prise de pouvoir et de resignification du stigmat de lesbiennes, le camp est désormais un espace d'altérisation, d'exclusion et de mort. Je ne sais pas comment témoigner. Je ne sais pas comment alerter. Bonnes vacances.

Lesbos, 27 juillet 2016

Extrait de Paul B. Preciado, *Un appartement sur Uranus*, Grasset, Paris, 2019.

Paul B. Preciado est un philosophe, et l'une des figures de proue des mouvements féministes, queers, transgenres et pro-sexe du moment. Il théorise notamment dans son œuvre l'abolition des différences entre les sexes, les genres et les sexualités.

Un appartement sur Uranus est un recueil de chroniques mensuelles publiées dans le journal Libération entre 2013 et 2018. Sous-titré «Chroniques de la traversée», ce recueil est un véritable journal de bord d'une époque, qui rend compte du passage d'un genre à l'autre, de Beatriz à Paul, entre Paris, Barcelone et Athènes.

Pétillante, immortelle Aphrodite,
ruseuse fille de Zeus, je t'en supplie:
Ne soumets pas mon cœur à un joug
douloureux, ô maîtresse.

Mais viens, comme autrefois,
lorsqu'entendant ma voix de loin
tu as tendu l'oreille et quitté
le palais doré de ton père,

attelant ton char. De beaux passereaux
t'ont conduite, rapides par-dessus la terre noire,
fouettant leurs ailes depuis le ciel,
traçant à travers l'éther –

Ils étaient là. Et toi, bienheureuse,
illuminant d'un sourire ton visage immortel,
tu m'as demandé pourquoi je souffrais – encore –
et pourquoi je t'appelais – encore –

et ce que désirait plus que tout mon cœur
tourmenté. // Qui dois-je persuader – encore –
de t'ouvrir les portes de son amour ?
Qui, ma Sappho, te fait ainsi du tort ?

Si elle te fuit, bientôt elle te poursuivra.
Si elle refuse tes cadeaux, elle t'en donnera elle-même.
Si elle ne t'aime pas, bientôt elle t'aimera,
qu'elle le veuille ou non. //

Viens à moi maintenant, et délivre-moi
de mes peines; tout ce que mon cœur
veut réaliser, réalise-le. Sois, toi,
mon alliée dans ce combat.

Sappho, *Fragment 1 (Ode à Aphrodite)*

traduit du grec ancien par Sarah Jane Moloney

REPÈRES I.

par Julie Gilbert

Sappho est l'une des premières poétesses de l'Histoire. En s'emparant de cette figure, l'auteure Sarah Jane Moloney pose la question de notre héritage.

En effet, pourquoi si peu d'œuvres d'auteurs ou poétesses sont arrivées jusqu'à nous? Et pourquoi ce qui reste du personnage de Sappho est d'ordre plus biographique que littéraire? Pourquoi, encore, ses successeurs ont-ils eu besoin de re-raconter son histoire amoureuse, lui inventant une passion pour un homme, un certain Phaon? Sappho, en cumulant ce triple statut de poétesse célébrant l'amour au féminin, de lesbienne et de femme mûre, est devenue une figure sulfureuse, dangereuse. Une figure à contenir absolument. Une figure à bannir.

Dans la pièce, un mouvement contradictoire se met ainsi en place à travers une structuration en trois époques. Dans un futur proche (2070), des scientifiques un peu folles ont réussi à faire resurgir Sappho du monde des mortes pour qu'elle complète ses poèmes arrivés jusqu'à nous tronqués. Cette volonté de reconstruire un tout – de retrouver du sens par la complétude – s'oppose à une vision ontologique de fragmentation, trouée, vision défendue notamment par Donna Haraway dans son *Manifeste cyborg* et repris par İlan Larue :

un moi post-moderne désassemblé qui ne trouve aucun intérêt à //retrouver// son //unité//. Pour la cyborg, //hybride radicale//, si l'on peut dire, ce n'est pas là un combat valable. Elle n'a que faire du mythe de ses origines perdues, de la nostalgie, de la fidélité au père et au dieu, de la complétude idéale de son réputé //moi//. Elle n'est pas là pour recoller les morceaux, ni pour vénérer le père supérieur, ni pour regretter un petit jardin édénique. Elle échappe aux psychanalystes. Ses rêves ne sont pas les leurs. Elle reste de bric et de broc.¹

Un point de vue où l'on accepterait le mystère, la disparition, les aléas, les trous, qui se cogne à une vision du monde plus scientifique, plus organisée, complète, représentée par Atthis et Phaon dans leur laboratoire.

Cette réflexion est renforcée dans la pièce par cette mise en parallèle habile des trois temps hétérogènes mettant en scène Atthis, Phaon et Sappho à des moments différents de l'Histoire. Dans cette fresque temporelle, c'est l'invisibilisation des femmes qui saute aux yeux. En effet, dans la partie qui se déroule en 2020, l'auteure fait d'Atthis une bénévole venue pour aider dans les camps où arrivent les migrantes et l'ombre de Sappho plane. Comme ces personnes qui arrivent sur nos rives privées de leurs histoires, de leurs compétences, de leurs identités, Sappho tout le long de la pièce est aussi réduite à un corps naufragé qu'il faut gérer. Idem pour la partie qui se passe en 1970, où, gérante de l'Hôtel Sappho, elle est présentée comme une femme mûre, qui malgré l'amour que lui porte Atthis, a perdu sa place dans la société dès lors que son corps est devenu vieux. Tandis qu'en 2070, Sappho est cette poétesse dont on doit absolument réécrire l'histoire lui prêtant une véritable relation avec Phaon, l'obligeant à recomposer ses vers manquants et à revivre un abandon de la part d'Atthis.

À la lumière de l'écriture de l'auteure, Lesbos devient donc la terre des invisibles. Une île non rattachée au continent, à la fois refuge et piège, à la fois lieu d'expérimentation et lieu du rebut, de l'oubli.

En s'emparant de la figure de cette poétesse du VI^{ème} siècle dans sa pièce, Sarah Jane Moloney nous offre à toutes et tous un nouveau modèle, celui d'une femme qui assume ses périphéries et ose le chant de la jouissance féminine.

1 İlan Larue, *Libère-toi cyborg! Le pouvoir transformateur de la science-fiction féministe*, Cambourakis, [coll. Sorcières], Paris, 2018.

Witchfest.

La Sorcière est dans toutes les femmes et dans tout. C'est le théâtre, la révolution, la magie, la terreur et la joie.

C'est la conscience que les sorcières et les gitans furent les premiers combattants de la guérilla et de la résistance contre l'oppression — l'oppression des femmes — à travers les siècles.

Les sorcières ont toujours été des femmes qui osaient être excitantes, courageuses, agressives, intelligentes, non conformistes, curieuses, indépendantes, libérées sexuellement, révolutionnaires.

Cela explique peut-être pourquoi neuf millions d'entre elles ont été brûlées comme sorcières).

Les sorcières furent les premières personnes sympathiques et les premières trafiquantes.

Les premières à pratiquer le contrôle des naissances et, d'avertement, les premières alchimistes.

Elles ne s'inclinaient devant aucun homme, étant les seules survivantes de la culture la plus ancienne de toutes, celle où hommes et femmes partageaient également les tâches dans une société véritablement coopérative avant que la répression mortelle spirituelle, économique, sexuelle, de la // Société Phallique, Impérialiste // ne l'emportât et ne se mit à détruire la nature et la vie humaine.

La Sorcière vit et rit en chaque femme.

C'est la partie libre de chacune d'entre-nous, sous les sourires mimiques, la passivité devant l'absurde domination masculine, le maquillage ou les vêtements étouffants qu'impose notre société malade. Il n'y a pas d'adhérentes WITCH.

Si vous êtes une femme et osez regarder en vous-même, vous êtes une Sorcière.

Vous établissez vos propres règles.

Vous êtes libres et belles.

Vous pouvez être invisibles ou apparentes, selon comment vous choisissez de faire connaître ou non votre sorcellerie.

vous pouvez former votre propre assemblée de sœurs
sorcières et faire ce que voulez.
vos cibles: tout ce qui est répressif, dominé par l'homme,
stupide, puritain, autoritaire.
vos armes sont le théâtre, la magie, la satire, les explosions, les
herbes, la musique, les costumes, les masques, les autocollants,
la peinture, les balais, les poupées vaudous, les fouets, les
chandelles les clochettes toute votre magnifique imagination
sans limite
votre pouvoir vient de vous-mêmes en tant que femme, du
partage, de la discussion et de l'action de concert avec vos
sœurs.
vous vous êtes jurées de libérer nos frères de l'oppression et
les rôles sexuels stéréotypés et de vous libérer vous-mêmes
vous êtes une sorcière en tant que femme indomptée, furieuse,
oyeuse et immortelle.
vous êtes une sorcière en disant haut et fort // Je suis une
orcière // et en pensant à cela.

MANIFESTE. manifeste W.I.T.C.H. (1968)

Nous proposons ici une des nombreuses traductions françaises du *W.I.T.C.H. Manifesto* (Women's International Terrorist Conspiracy from Hell, 1968) qui circulent sur Internet. Celle-ci est issue du blog : <https://racinesetbranches.wordpress.com/anarcha/womens-international-terrorist-conspiracy-from-hell/>

La Women's International Terrorist Conspiracy from Hell (ou W.I.T.C.H., *sorcière* en anglais), a été fondée en 1968 par un groupe de femmes radicales à New-York. Leur première action a été de se rassembler à Wall Street le jour de Halloween, faisant chuter le marché boursier. Leurs actions étant à la fois drôles et politiques et faciles à réaliser, leur mouvement s'est rapidement propagé à travers les États-Unis jusqu'en 1970.

// Les hommes
ne vieillissent
pas mieux que
les femmes;
ils ont seulement
l'autorisation de
vieillir //

Mona Chollet, *Sorcières, La puissance invaincue des femmes*

SPÉCULATIONS NARRATIVES.

Audre Lorde de Dorothée Thébert (2018)

Ça tombe bien, que vous soyez là pour m'écouter. Parce que j'ai appris à parler. Aujourd'hui. J'ai quelque chose à vous dire, oui, à vous qui m'écoutez. Je suis debout, au sommet de la montagne, sur le rocher erratique qui repose sur nos peurs et j'ose parler.

Je suis Audre Lorde.

Poète.

Femme.

Noire.

Mère.

Lesbienne.

Guerrière.

Je suis Audre Lorde. Je suis née silencieuse et presque aveugle.

Mon lien au monde était les histoires que me racontait ma mère, sur sa Caraïbe natale. La Grenade. Les femmes de la Grenade et de la Barbade marchent comme les Africains, qu'elle me disait. Ceux de la Trinité, non. Encore moins ceux de Harlem, où je suis née, *Noire Sale* parmi les *Blonds Purs*.

Mon lien à la parole est venu à l'âge de cinq ans, pour affirmer à haute voix que je voulais apprendre à lire. Maintenant.

Mon lien à la poésie a suivi juste derrière, *pour l'oiseau sans pattes, il n'y a jamais qu'arbres sans branches*¹ et ne m'a jamais quitté.

Mon lien à la vie a été longtemps la peur.

¹ Les citations sont extraites de Audre Lorde, *Sister Outsider, Essais et propos sur la poésie, l'érotisme, le racisme, le sexisme...*, trad. Magali C. Calise et Grazia Gonik, Marième Hélié-Lucas et Héliène Pour, Éditions Mamamélis, Genève, 2003.

Cette peur, que nous connaissons de l'avoir tétée au sein de nos mères, qui a marqué nos fronts d'une ride verticale entre les deux yeux, cette peur qui nous a façonnées, nous femmes, dans notre manière de nous terroriser, de nous rendre invisibles, transparentes au point qu'on ne nous reconnaisse pas dans la rue, au point de se faire oublier, nous, qui n'étions pas censées survivre. Et quand le soleil se lève, nous avons peur qu'il disparaisse, quand il se couche, nous avons peur qu'il ne se lève pas le lendemain, quand nos ventres sont pleins, nous redoutons l'indigestion, quand ils sont vides, nous craignons de ne plus jamais avoir à manger, quand nous aimons, nous avons peur que l'amour s'évanouisse, quand nous sommes seules, nous avons peur qu'il ne revienne jamais, et quand nous parlons, nous avons peur que nos mots ne soient pas entendus, ni accueillis, mais quand nous nous taisons, nous avons peur aussi. Alors mieux vaut parler, et se rappeler que nous n'étions pas censées survivre.

Cette peur aujourd'hui je la gravis à mains nues, je me hisse par-dessus elle pour découvrir l'immensité du paysage qu'elle cache. Je pénètre ce paysage. Je deviens ce que je suis. J'arrive au monde une deuxième fois et je façonne mon nom. En rayant le //y// de mon prénom, c'est un nouvel être qui se crée, régulier, entier. Audre avec un //e//. Lorde avec un //e//. Lord au féminin. Dieu féminisé.

Je suis une boule de feu. Ma puissance, je l'ai révélée grâce à la poésie. Je suis devenue poète pour dénoncer les crachats sur mon visage de Noire, pour m'approprier mon désir de femme, pour te donner la force de te déployer pleinement et d'agir, pour me permettre de respirer. Pour survivre. Parce qu'on peut écrire partout, dans le métro new-yorkais, à Mexico ou à Berlin, on peut se faire entendre dans la rue, au milieu des gens, dans les écoles, la question de la poésie comme acte révolutionnaire ne se pose pas pour moi. Elle est une de mes armes, l'arme avec laquelle j'essaie de transformer notre avenir commun. Et si mes mots, perles sonores qui brûlent dans ma bouche, ont accompagné de leur flamme la lutte des Noirs, les mouvements de libération des femmes, celui des homosexuel-le-s, les mouvements des droits civiques aux Etats-Unis, c'est parce que je vais puiser ces mots au plus profond, dans la vérité dangereuse et sublime, de mes émotions.

Je suis morte d'un cancer et vous savez quoi, c'est quand on s'approche de la mort que la vie devient claire. Elle s'éclaire. Et vous savez ce que j'ai le plus regretté ? Ce sont mes silences. De la mort, mes silences ne m'ont pas protégée. Votre silence ne vous protégera pas non plus. Par contre, à chaque vraie parole exprimée, à chacune de mes tentatives pour dire ces vérités que je ne cesse de poursuivre, je suis entrée en contact avec d'autres femmes, et, ensemble, nous avons recherché des paroles s'accordant au monde auquel nous croyions toutes, construisant un pont entre nos différences.

Et vous, quels sont les mots qui vous manquent encore ? Qu'avez-vous besoin de dire ? Quelles sont les tyrannies que vous avez jour après jour et que vous essayez de faire vôtres, jusqu'à vous en rendre malade et à en crever, en silence encore ?

Dans chaque femme, il est un lieu sombre d'où s'élève, caché et grandissant, notre véritable esprit. Magnifique et dur comme un marron, rempart contre le cauchemar de notre faiblesse, et de notre impuissance. Aussi, je te propose, à toi qui m'écoutes, de déposer dans tes poches un marron. Serré dans ta paume, il te rappellera chaque fois qu'il le faudra, la puissance de ton esprit.

Au revoir.

Dorothée Thébert, Audre Lorde, La Bibliothèque sonore des femmes, 2018.

Dorothée Thébert est une photographe qui, depuis quelques années, s'intéresse également aux arts vivants (performance, danse, théâtre). Elle écrit et met en scène, avec l'artiste Filippo Filliger, des propositions questionnant le vivre-ensemble par le biais d'un théâtre documentaire, basé sur des recherches de terrain ou d'archives. Elle vient de publier aux éditions art&fiction *Thérèse et la chèvre*.

Elle a écrit ce texte sur Audre Lorde, poétesse afro-américaine, militante féministe, lesbienne, engagée contre le racisme dans le cadre de *La Bibliothèque sonore des femmes*. *La Bibliothèque sonore des femmes*, de Julie Gilbert, est une performance littéraire regroupant plusieurs auteures contemporaines écrivant sur des auteures aujourd'hui disparues dans l'idée d'inscrire un corpus au féminin dans nos imaginaires. S'agissant d'une installation téléphonique, les textes portent cette idée d'oralité, comme si les auteures appelaient depuis l'au-delà.

SPÉCULATIONS NARRATIVES.

Combien de flèches pour traverser ? de Julie Gilbert (2009)

Je me suis levée ce matin
La nuit était partout
Sur le béton
Sur les rails du train
Sur les fenêtres noires des façades
Pas de forêt à l'horizon
Juste la nuit
Combien faut-il de flèches pour un arc ?
Combien, pour traverser une vie ?
Tu dormais encore
Couchée sur le dos
Sans défense
Perdue dans tes rêves de petite fille
Les flèches,
Est-ce qu'il vaut mieux les tirer toutes en même temps ?
D'un coup
Viser la bête
Tout miser
Tout brûler
Ou les garder précieusement ?
Pour quand ce sera le bon moment
Le jour adéquat
Au risque de les garder pour toujours
Au risque de mourir avec
D'être enterrée avec ses flèches
Au risque qu'elles soient démodées
rongées par des cirons
Au risque qu'elles se cassent en miettes,
au moment où on arme notre arc ?
J'aurais bien aimé

Que quelqu'un me dise
Comment préparer ces flèches
S'il en fallait une ou plusieurs pour traverser la vie

Au début j'ai écrit sur les femmes
Parce que je ne me sentais pas femme
Parce que j'étais bien incapable de dire ce que c'était qu'être une femme
Que je cherchais dans les traits de ma mère, de ma grand-mère, de mon arrière-grand-mère
Le signe
Pour devenir une amazone
Alors j'ai écrit
Des textes qui brûlent
Sur ce qui fait mal
Je voulais être une warrior
Une guerrière
Tirer des flèches
À tout prix
Peu importe où ces flèches tombaient
Tant que je pouvais les tirer
J'étais prête à couper mon sein
Tant que je pouvais
Dégainer
Pointer
Tirer
Je me sentais forte
Et puis à force d'écrire le viol, la prostitution, les sévices,
Je me suis sentie trop femme
J'avais pris cette odeur mortelle
De la femme blessée
De la femme plus que femme
De la femme qu'on aimerait bien rendre invisible
Qu'on aimerait bien voir morte, plutôt qu'arrogante
Alors je me suis tue
Silence
Et puis ma grand-mère est morte un 19 janvier

C'était la seule qui savait vraiment bander l'arc
La seule qui avait
Et la force
Et la joie
Et l'audace
Pour tendre l'arc
Hier j'étais chez elle
Hier j'ai vidé sa maison
Et j'ai trouvé cette lettre dans un de ses tiroirs

4 mai 1944. Lettre de mon grand-père Jean-Gabriel à son cousin

//...Je suis éperdument amoureux, tout bêtement comme un gamin de 16 ans. Je suis aimé, rien moins merveilleusement. Huguette P. est une fille de 17 ans au corps souple et dur, au profil en étrave, avec une chevelure linéaire en varech et des yeux lumineux qui éclairent un visage à la fois vivant et tendre... Je crois pouvoir affirmer en toute objectivité que cette fille est extrêmement originale: sensibilité artistique très développée. Elle sculpte dans la glaise des bustes d'une pureté et d'un raffinement étonnants, surtout chez une autodidacte. à côté de cela, je passe des heures à ses pieds tandis qu'elle interprète au piano la 9^e symphonie.

Huguette également fume la pipe, couche sous la tente, fait la cuisine, court sur les toits, nage le crawl, le tout avec une simplicité parfaite. Il ne s'agit nullement d'une excentrique. Je ne lèverai aucun voile sur ses capacités sensuelles, mais je crois pouvoir affirmer que de ce côté-là je serai bien servi. En somme, j'ai trouvé en Huguette une harmonie totale, nous sommes complémentaires.//

Et maintenant je suis là
Cherchant un chemin
Dans cette nébuleuse
Et je sais que la forêt n'est pas loin
Qu'il suffit d'y aller
J'aimerais bien te réveiller

J'aimerais te porter sur mon dos
Et on traverserait la nuit
On quitterait les murs, les routes, le goudron
On marcherait dans les hautes herbes
Et on entrerait dans la forêt
On serait là
On serait là toutes les deux.

Pour construire ton arc
Il faudrait
Un bois souple
Comme le noisetier
Celui que l'on trouve aux abords des bosquets
Et puis il faudrait aussi des flèches
Beaucoup de flèches
Des flèches à n'en plus pouvoir
À ne plus savoir où les mettre
Des flèches pour pouvoir les perdre
Des flèches pour les désirs irrésistibles
Des flèches pour les détresses
Pour les exaltations
Pour les matins sans pain
Pour les départs et les retours
Pour les retrouvailles sur le quai d'un port
Des tonnes de flèches
Car ce qui compte, ce n'est pas la flèche,
C'est comment tu la lances.

Julie Gilbert, *Combien de flèches pour traverser?*, texte inédit, 2009.

REPÈRES II.

par Anna Lemonaki

14 octobre 2019. Je reçois un Whatsapp de Julie Gilbert, dramaturge de saison du POCHÉ /GVE, me demandant une note d'intention pour **Sappho**^x.

Je me demande alors: qu'est-ce que j'ai à dire, moi Anna Lemonaki, aujourd'hui, sur Sappho? Sappho, la poétesse et compositrice de l'Antiquité grecque et Sappho, revisitée par Sarah Jane Moloney. Cette femme qui dit qu'elle aime les femmes et son île, mais qu'elle n'aimerait pas devoir choisir entre les unes ou l'autre.

De toute façon, aujourd'hui, 14 octobre 2019, je ne peux pas m'empêcher de penser à une autre femme et à un autre peuple. Je pense à Hevrin Khalaf, secrétaire générale du parti *«Avenir»* en Syrie, assassinée avec 8 autres personnes il y a deux jours, au petit matin du 12 octobre. À Tirwazi. Encore une personne morte qui se transforme en symbole, en martyr d'un peuple.

Le 14 octobre 2019 est l'un de ces jours où je pense que tout est vain. Vain d'écrire une note d'intention alors que, demain, il y aura encore plus de kurdes mortes au nord-est de la Syrie. Et après-demain, encore plus. Et ça va se passer comme ça et pas autrement. Peut-être même que, depuis là-bas, des Kurdes finiront par débarquer, des mois plus tard, sur Lesbos? Ou des années plus tard? Si elles ou ils y arrivent un jour. Est-ce que le monde était déjà comme ça il y a 3000 ans?

Dans la pièce de Sarah Jane Moloney, la poétesse Sappho, née vers 630 av. J-C, traverse trois époques: 1970, 2020 et 2070. Je ne peux m'empêcher de penser *«la pauvre, tout un siècle... ça fait beaucoup. Surtout un siècle comme celui-ci. Et encore plus pour une femme»*.

Ok. La pièce commence dans le futur, où deux scientifiques réclament à Sappho, ramenée des mortes parmi les vivantes, les

vers manquant de ses poèmes tronqués. Je me demande si l'on se permettrait d'exiger la même chose de Socrate; pour satisfaire la curiosité intellectuelle de tous les Phaon du monde. Reprocherait-on encore à Socrate d'aimer ses élèves éphèbes? Pourquoi en vouloir, alors, à Sappho, pour ces mêmes inclinaisons? *«J'aimais les femmes»* dit-elle, *«à mon époque il n'y avait pas d'hommes. On les voyait une fois tous les trois mois. Les femmes étaient partout. J'ai fait un choix.»*¹

Après le futur, je pense au présent de 2020. En lisant le fragment n°52 *«je n'espère point»*, je me demande s'il est plus difficile de traverser une mer maintenant qu'il y a un siècle. Ou de quitter sa terre pour en fouler une autre de ses jambes. Je voyage dans ma tête en 1916 lorsque mon grand-père arménien arrive lui-même à Mytilène, sur l'île de Lesbos. Il a 10 ans et il a réussi, avec son frère, à amener un carton plein de marchandises, surtout des feuilles à rouler. En les vendant sur place, ils peuvent continuer leur voyage. Je pense encore à mon arrière-grand-mère arménienne qui a fait la traversée sans mari et avec 6 enfants, dont un seul a survécu. Elle a réussi à arriver jusqu'au port du Pirée. Plus tard, elle s'est remariée, a eu deux filles, dont ma grand-mère. Je me dis Comment? Avec quelle force? Avec quelle force peut-on se reconstruire après de telles tragédies? Comment les migrantes recousent-elles leurs plaies? Ont-elles une technique qui leur permet de continuer à exister tout en saignant en permanence?

Enfin, je pense aux années 1970. J'essaye de m'imaginer l'île de Lesbos à cette époque. Mais c'est, encore une fois, ailleurs que me

1 Sarah Jane Moloney, **Sappho**^x, inédit, 2019

conduit ma tête. Au théâtre grec des années 1970 qui, à cause de la dictature, et ce jusqu'en 1974, commence de plus en plus à prendre une forme expérimentale et à assumer une parole politique. Un théâtre de résistance. Et un public qui, en réaction au régime, est prêt à accepter le //Nouveau// beaucoup plus facilement. Parce qu'il en a besoin pour respirer. Si la Sappho de Sarah Jane Moloney était là, qu'est-ce qu'elle aurait fait, elle, dans ce même contexte? Aurait-elle encore choisi l'exil comme elle l'a fait dans sa vraie vie? Quelle serait sa place au sein de ces réunions secrètes et *adrénalisées*, où ça discutait, ça chantait, ça fumait, où ça s'organisait pour contredire le pouvoir, les militaires, les armes? Mais Sappho, écrite par Sarah Jane Moloney, ne veut pas quitter son île, //ne me demande pas de choisir entre toi et mon île// dit-elle à Atthis; et je la comprends tellement puisque j'ai moi-même quitté mon pays par amour pour quelqu'un. Je suis une migrante érotique moi aussi finalement.

En relisant la pièce, j'ai la sensation que Sappho est fragmentée, démembrée comme une muse de Picasso. Mais elle continue, telle un rocher supportant toutes les vagues scélérates. Elle ne s'arrête pas, elle va au bout. Et c'est précisément là que j'ai envie de chercher; dans les énergies opposées que je découvre dans ce texte, du lyrisme à la banalité, de la poésie à la cruauté, d'un rythme de 1970 à un rythme de 2070, de la fragilité à la force. C'est dans ces passages que je trouve qu'il y a de la matière à explorer.

SPÉCULATIONS NARRATIVES.

extraits de *Et les poissons partirent combattre les hommes*
d'Angélica Liddell (2003)

Prologue

ANGÉLICA.

Comment je commence?

Je commence par la baleine blanche.

Moby Dick.

Elle tombe du toit.

Elle s'écrase par terre.

Et cent Noirs s'échappent en courant du ventre de la baleine,

cent Noirs dans la misère,

avec des têtes de poisson,

et ils chantent *Somewhere Over the Rainbow*.

Le paquebot grand luxe traverse la scène en traînant derrière lui des grappes de Noirs,

des grappes de Noirs dans la misère.

Comme si le bateau avait une chevelure humaine.

Comme si le bateau avait une chevelure affamée.

La façade de l'Opéra écrase un Noir en train de dialoguer avec un bout de pain.

Une montagne de pain pourri sur scène.

Des ministres de merde.

Des secrétaires de merde.

Des sous-secrétaires de merde.

Tous en rapport avec la culture.

Vivre pour montrer leur abjection.

Le monologue de la Pute.

Espagne.

Espagne.

Le soleil d'Espagne.

Il y a tant de plages en Espagne.

Quelle chance.
 Quelle chance de vivre en Espagne.
 Ramener le cadavre d'un Noir noyé.
 Aller à la plage,
 sur une plage d'Espagne,
 et en ramener un.
 Un vrai cadavre sur une scène.
 Si seulement je pouvais faire vomir le public,
 comme Dieu vomit les pauvres,
 comme les pauvres vomissent la boue.
 Espagne.
 Espagne.
 Maquillage de Noir comme dans *Le Chanteur de jazz*.
 Et Angélica,
 spasmodique Angélica,
 une pute en train de parler avec monsieur La Pute,
 avec un drapeau,
 avec des limaces cousues aux pieds,
 pas facile de marcher.
 Les débuts sont toujours compliqués.
 Je ne peux pas me mettre en route sans glisser.
 Les Évangiles,
 la multiplication des pains et des poissons.
 C'est décidé, je commence par une citation de Shakespeare.
Macbeth, acte II, scène 4.
 Hennissement de cheval.
 //Et les chevaux de Duncan, si beaux, si rapides, l'élite de leur race,
 redevenus sauvages, brisèrent leurs stalles, se cabrant, refusant
 d'obéir, comme pour déclarer la guerre au genre humain.//

[...]

ANGÉLICA.

Comment continuer ?
 Comment continuer ?
 Arrêtés sur la côte,
 sur cette jolie côte d'Espagne,

sous le soleil d'Espagne,
 vingt mille par an.
 Je ne trouve pas le nombre de noyés.
 Je ne trouve pas le nombre exact de noyés par an.
 Combien d'hommes meurent-ils noyés en essayant de rejoindre les
 côtes de l'Espagne ?
 Combien d'hommes disparaissent ?
 Jamais je ne me suis intéressée aux chiffres.
 Mais, dans le cas présent, ça me semble nécessaire.
 Le chiffre nécessaire pour avoir des frissons.
 Le chiffre nécessaire pour en faire des hommes une bonne fois pour
 toutes.
 Un jour, on connaîtra les chiffres.
 Et on n'y croira pas.
 Et ça nous laissera un goût détestable.
 Alors on dira : On ignorait qu'il y en avait tant que ça.
 On dira : On ne savait pas ce qu'il se passait.
 Je lis au-dessus de la photo des trois immigrés noyés, raides, les
 poings serrés sur la poitrine.
 Je lis : Le problème des immigrés.
 Au-dessus de cette photo terrible, quelqu'un a osé écrire : Le
 problème des immigrés.
 Se noyer n'est rien d'autre qu'un problème.
 Apparemment, l'Afrique n'est rien d'autre qu'un problème.
 Apparemment, l'Afrique abrite non pas des êtres humains mais des
 problèmes.
 Le problème des immigrés.
 Noyés, raides, les poings serrés sur la poitrine.
 Les pauvres n'ont pas d'âme.
 Des problèmes.
 Ce sont les problèmes des immigrés.
 Nous, on a d'autres problèmes.
 Noyés.
 C'est le problème des immigrés.
 Pas le nôtre.
 Si seulement je pouvais obstruer le soleil d'Espagne avec une pierre.
 Il y a des poissons de fer dans mes pensées.

Comment continuer ?
Comment dépasser l'information ?
Comment transformer l'information en horreur ?
Comment continuer ?
Comment échapper à la démagogie et à cette stupide responsabilité messianique de l'écrivain ?
Comment échapper au lieu commun charitable et à la dénonciation dégoulinante ?
Comment échapper au social ?
Mon point de vue est absolument antisocial.
Cette pièce est antisociale.
Où va la Pute ?
L'impuissance me déprime.
Accorder à la réalité le droit au mystère, c'est tout ce qui me vient à l'esprit.
Imaginer un miracle, c'est tout ce qui me vient à l'esprit.

Extraits de Angélica Liddell, *Et les poissons partirent combattre les hommes*, trad. Christilla Vasserot (version originale 2003), Éditions Théâtrales, Montreuil-sous-bois, 2008.

Angélica Liddell est une bouleversante artiste espagnole/catalane, auteure, metteuse en scène et interprète de ses propres créations. Se définissant comme une «résistante civile», elle crée des spectacles entre performance et théâtre, où «écrivain sa douleur intime, elle écrit celle des autres». Découvrir *Et les poissons partirent combattre les hommes* gifle et secoue. Je crois que personne d'autre n'a su mieux dire qu'elle ce qui nous arrive.

île nord-est

— Manifesto(ns)!

Que voulons-nous ?

textes Judy Brady, Pauline Boudry, Nicoleta Esinencu
Julie Gilbert, Jean-Luc Lagarce, Bruno Latour, Renate Lorenz
Alexandre Ostrovski, Paul B. Preciado, Marguerite Yourcenar

mises en scènes Sarah Calcine & Joséphine de Weck

jeu Christina Antonarakis, Wissam Arbache
Marie-Madeleine Pasquier

musique Jocelyne Rudasigwa

scénographie, lumière, costumes, univers sonore
dans les ruines de Sappho^x

production POCHE /GVE

création au POCHE /GVE le 17.02.20

L'envie de vivre à tout prix, secouer tout ça, toute cette peur qui craque dans nos gorges, tout ce malaise qui colonise nos poumons, nos histoires d'amour, nos rêves, crier, perdre la voix, occuper des ronds-points, ne rien lâcher et puis aussi s'arrêter pour rassembler nos esprits. Notre dernière arme : penser. Ensemble.

Sarah Calcine & Joséphine de Weck s'emparent d'une sélection de textes-manifestes, de cris, de réflexions d'auteurs mortes et vivantes. Le manifeste devient manifestation, devient réunion, devient rituel.

Sarah Calcine _ metteure en scène

Comédienne et metteuse en scène, Sarah Calcine est diplômée de La Manufacture - Haute école des arts de la scène en Master mise en scène. Elle y a mené une recherche sur l'in situ, la dramaturgie en cristal et la culture populaire. Son spectacle de sortie *Mon Petit monde porno*, de Gabriel Calderón, est repris lors du festival Fragments à Paris en octobre 2018. Elle met également en lecture deux soirées de lancement de la revue *Le Bruit du Monde* au POCHE /GVE. Résidente à Mains d'Œuvres à Saint-Ouen en France pour la saison 2017-18, elle y crée en mai 2018 une série théâtrale autour d'*Innocence* de Dea Loher, après une première période de recherche en 2017 à Un Festival à Villeréal. En 2019, elle mène un projet avec le pôle Recherche de la Manufacture, accompagnée de Claire de Ribeaupierre et Florian Opillard intitulé *Sociabilités : comment prendre part aux lieux en jouant sur leurs usages ?*.

Joséphine de Weck _ metteure en scène

Joséphine de Weck est née en 1989 à Fribourg en Suisse. Après la maturité, elle entre à l'INSAS à Bruxelles en section art dramatique. En 2013, elle parfait sa formation avec un Master en pratique des Arts de la scène à Berne. Cette même année, elle fonde sa compagnie Opus 89 avec laquelle elle crée des spectacles et installations en Suisse. En tant que comédienne, elle travaille pour différentes metteuses en scènes tels que Thibaut Wenger, Matthieu Ferry ou pour le collectif allemand Machina Ex. Elle publie son premier roman en 2019: *Ambassadrice de la marque*, un récit fictionnel sur le travail d'hôtesse au Salon international de l'automobile de Genève. Elle vient de mettre en scène *La Paranoïa* de Rafael Spregelburd au Théâtre Equilibre Nuithonie de Fribourg et publiera, début 2020, sa première traduction de pièce de théâtre, *Peng* de Marius von Mayenburg, qui devient *PAN!* aux éditions L'Arche.

— **Du luxe et de l'impuissance** de Jean-Luc Lagarce

Ce sont des textes courts, des notes collectées autour de la question du théâtre. Pourquoi faire du théâtre encore ? Pourquoi jeter encore des mots sur les scènes ? Pourquoi ?

Jean-Luc Lagarce est un comédien, metteur en scène et auteur français, disparu en 1995. Il est devenu un auteur classique contemporain, dont les pièces sont actuellement parmi les plus jouées en France.

Du luxe et de l'impuissance est publié aux Solitaires intempestifs.

— **American Dream & That Moment** de Nicoleta Esinencu

Dans ces deux pièces courtes, des personnages moldaves cherchent par tous les moyens à gagner de l'argent en Russie, aux États-Unis, ailleurs, tout en essayant de répondre à l'idéal de réussite vanté par la publicité ou par les états.

Nicoleta Esinencu est une auteure moldave et la directrice du Teatru Spălătorie de Chişinău. Elle écrit des pièces mordantes et drôles. Ne manquez pas le capitalisme vu depuis la Moldavie !

Nicoleta Esinencu est représentée par L'Arche, agence théâtrale www.arche-editeur.com

— **I want a Wife** de Judy Brady

C'est une lettre écrite un soir par une //madame-tout-le-monde// qui au retour d'une réunion se rend compte qu'elle aussi aimerait avoir une femme à la maison. Franchement, qui ne voudrait pas avoir une femme domestique ?

Judy Brady, décédée en 2017, était une féministe et activiste américaine très engagée dans le West Coast Women's Liberation Movement et pour la légalisation de l'avortement.

I want a wife a été initialement publié dans le magazine new-yorkais *Ms Magazine* en décembre 1971.

— **Alexis ou le Traité du vain combat** de Marguerite Yourcenar

C'est une longue lettre qu'Alexis, jeune musicien écrit à sa femme Monique pour lui raconter le vain combat qu'il mène contre son homosexualité et le fait qu'il doive la quitter.

Marguerite Yourcenar est une immense romancière française du 20^{ème} siècle, ayant vécu partout, qui en 1939, part aux États-Unis rejoindre sa compagne Grace Frick. Elle deviendra américaine en 1947.

Alexis ou le Traité du vain combat est publié aux Éditions Gallimard.

— **Monologue pour un dealer de ma rue** de Julie Gilbert

Ce sont ces hommes en bas de l'immeuble. Ils restent là. Toute la nuit. Et parfois toute la journée. Et tous les jours. On les voit. On vit avec eux. À côté d'eux. Mais, vous, vous les connaissez ?

Julie Gilbert auteure franco-suisse ayant grandi au Mexique, écrit pour le cinéma et le théâtre, des textes et des scénarios traversés par la question de l'exil et de l'identité. Elle réalise aussi des performances téléphoniques et poétiques. Elle est la dramaturge du POCHE /GVE cette saison.

Monologue pour un dealer de ma rue est publié avec *Outrages ordinaires* chez Passage(s).

— **Nous disons révolution & La Balle** de Paul B. Preciado

Ce sont des chroniques que Paul B. Preciado a écrit dans le quotidien *Libération*. Des prises de position, des regards, des rages, des fulgurances et des coups de poing. Dans une langue incisive, *Nous disons révolution* exprime combien le système en place ne peut pas nous représenter. *La Balle*, initialement intitulée *Homosexualité, transsexualité : nous sommes partout* est une tribune publiée en février 2014 en réponse aux manifestations //Manif pour tous// et utilise l'image choquante du sniper pour expliquer que l'homosexualité et la transexualité touchent tout le monde et partout.

Paul B. Preciado est un philosophe et l'une des figures de proues des mouvements féministes, queers, transgenres et pro-sexe du moment. Il théorise notamment dans son œuvre l'abolition des différences entre les sexes, les genres et les sexualités.

Paul B. Preciado est représenté par l'agence littéraire Casanovas & Lynch.

Nous disons révolution et **La Balle** sont publiés dans le recueil *Un appartement sur Uranus* chez Grasset.

— **Où atterrir ?** de Bruno Latour

C'est un essai, une réflexion sur trois phénomènes, la dérégulation, les inégalités croissantes et le déni de l'existence de la mutation climatique, une interrogation sur le fait que les //élites// seraient arrivées à la conclusion qu'il n'y aurait pas assez de place sur terre pour toutes.

Bruno Latour est un sociologue, anthropologue et philosophe français. Il s'est notamment intéressé à la sociologie des sciences. Il est professeur émérite associé au médialab de Science Po à Paris.

Où atterrir ? est édité aux Éditions La Découverte.

— **Lettre aux visiteuses** de Pauline Boudry & Renate Lorenz

C'est une lettre adressée aux visiteuses du Pavillon Suisse de la Biennale d'art de Venise 2019 dans le cadre de l'installation *Moving Backwards*: écrite par Pauline Boudry et Renate Lorenz, elle dit leur désaccord avec la politique migratoire menée par la Suisse.

À l'invitation de la curatrice Charlotte Laubard, Pauline Boudry et Renate Lorenz ont investi le Pavillon Suisse lors de la 58^e Biennale d'art de Venise avec *Moving Backwards*. Pauline Boudry et Renate Lorenz forment un duo artistique depuis les années 90, et signent en commun une œuvre puissante et engagée sur les questions liées à l'identité sexuelle et aux rapports de domination qui les encadrent.

La **lettre aux visiteuses** (Letter to the visitors) est publiée dans le Journal du Pavillon Suisse de la Biennale de Venise 2019.

— **L'Orage** d'Alexandre Ostrovski

Cette pièce, écrite en 1859, parle du destin de Katerina, qui étouffe dans un mariage insuffisant qui la conduira à l'adultère. Pour **Manifesto(ns)!** seuls de très très courts extraits, les intermèdes sur le temps, sur cet orage qui est sur le point d'arriver, ont été conservés. Alexandre Nikolaïevitch Ostrovski, auteur russe du XIX^{ème} siècle, est considéré comme le fondateur du théâtre russe.

L'Orage est édité aux Éditions Gallimard.

**// On dirait que les gourous
de la vieille Europe coloniale
s'obstinent ces derniers
temps à vouloir expliquer
aux activistes des mouvements
Occupy, Indignados,
handi-trans-pédégouine-
intersex et postporn que
nous ne pourrons pas faire
la révolution parce que nous
n'avons pas une idéologie.
Ils disent // une idéologie //
comme ma mère disait
// un mari //. Eh bien, nous
n'avons besoin ni d'idéologie
ni de mari. //**

Paul B. Preciado, *Nous disons révolution*

REPÈRES III.

par Julie Gilbert

Jamais ça n'a été aussi urgent
Jamais
Pour toutes les vivantes
Jamais ça n'a été aussi imminent
Partout
Sur toute la surface de la terre
Jamais ça n'a été si soudain
Et irréversible
Et pourtant jamais il n'a été aussi vain de se mettre en colère et de manifester
Les engagées pour le climat sont mises en prison
Les engagées pour des salaires normaux sont tabassées
Les engagées pour une démocratie sont fichées
Les engagées pour les migrantes sont pénalisées
Les engagées pour la liberté d'identité sexuelle sont humiliées
Et pourtant on continue à descendre dans la rue, avec des casques, des parapluies, des habits violets, des strass et des lunettes de ski.
Et pourtant, jamais ça n'a eu si peu d'impact
On voudrait y croire, lancer des pierres contre ce système destructeur comme sur les photos de 68, tout péter, hurler, prendre des bâtiments, faire des sit-in, être hystériques, parce que oui, il y a de quoi être vraiment hystériques.
Comme les militantes américaines anti-pollution des années 70 qui se faisaient traiter de // femmes au foyer hystériques // alors que leurs enfants crevaient à cause de déchets nucléaires ou d'eau polluée. Et oui, elles revendiquaient ça, être hystériques, car il y a de quoi être hystériques quand vos proches et votre environnement sont à feu et à sang.

Mais exactement dans le même temps, on est désemparées, exactement dans le même temps, on se demande à quoi bon.
À quoi bon perdre un œil
À quoi bon crier
À quoi bon perdre des plumes
À quoi bon renoncer à ses vacances au Maroc
Fuck le *colibri*
qui fait sa petite part devant l'incendie
Et tous ces petits pas, ces petits gestes, ces petits petits auxquels on s'accroche pour ne pas se sentir mortes
FUCK FUCK FUCK
Pendant que rien ne change nulle part
Du côté des gouvernements
Des multinationales
Alors il reste quoi ?
Et puis quoi ?
Il reste quoi alors ?
Quoi si on ne veut plus le télétravail, les enfants fourguées dans des crèches-containers à 7h du matin, quoi, si on ne veut pas manger du pain E21-312-24, quoi si on ne veut pas être connectées 24h sur 24 répondre ASAP, as soon as possible, quoi si on ne veut pas s'habiller avec du plastique jetable, quoi si on ne veut pas faire l'amour par appli ?
Penser
Peut-être que penser est l'une des dernières choses archaïques qu'il nous reste
Oser penser
À contre-courant

Un Hacker Manifeste

00. L'époque dans laquelle nous vivons voit l'émergence d'une instabilité globale. La prolifération des vecteurs de communication engendre une géographie virtuelle d'événements qui s'opposent à l'espace de rationalité et de transparence promis par les //cyber//. Cette géographie virtuelle constitue un espace d'événements, source de grand danger, mais aussi de grand espoir. Grand danger, en ce qu'une nouvelle classe dominante, statquée sur le contrôle des vecteurs commerciaux et stratégiques d'information, une classe vectorialiste, accède au pouvoir. Grand

espoir, en ce qu'un nouveau mouvement subversif surgisse aussi, non pas pour mettre ce nouvel ordre au défi, mais s'en extraire. C'est ce que j'appelle la //classe des hackers// —nommée ainsi d'après ses éléments fondateurs dans l'industrie du logiciel et des machines mais qui comprend réellement tous les créateurs de //propriété intellectuelle// que la classe vectorialiste cherche à monopoliser—. Le défi, pour la classe des hackers, est de déstabiliser l'unité de la propriété et de la représentation proposée par l'ordre vectorialiste de l'information marchandisée.

01. Le monde est hanté par une entité duale, la dualité de l'abstraction, qui a pour organes tributaires la fortune des états et des armées, des entreprises et des collectivités. Elle règne sur toutes les classes concurrentes: propriétaires et fermiers, travailleurs et capitalistes — dont les fortunes respectives sont aujourd'hui encore dépendantes. Toutes les classes sau-

une. La classe des hackers.

02. Quel que soit le code hacké, quelle que soit sa forme, langage programmation ou poétique mathématique ou musical, nous créons la possibilité de mettre au monde des formes nouvelles. Pas toujours de grandes choses, pas même de bonnes choses, mais de nouvelles choses. Arts, sciences, philosophie, culture dans toute production de savoir dans laquelle des données peuvent être accumulées, d'où l'information peut être extraite, dans laquelle cette information produit de nouvelles possibilités pour le monde, il y a des hackers qui libèrent les formes émergentes de formes classiques. Nous sommes les créateurs de ces mondes, mais ne les possédons pas. Notre création est disponible aux autres, et dans leurs intérêts propres ceux des états et corporations industrielles et financières qui contrôlent les moyens pratiques de la faisabilité de ces mondes et dont nous sommes les seuls pionniers.

Nous ne possédons pas ce que nous produisons : cette même production nous possède.

03. Nous ne savons pas encore qui nous sommes. Nous reconnaissons notre existence distinctive comme groupes, programmeurs, artistes, écrivains, scientifiques, musiciens : au-delà de la représentation négative de cette masse d'éléments fragmentaires et épars d'une classe qui lutterait encore pour s'exprimer d'elle-même pour elle-même, comme autant d'expressions du procédé de production d'abstraction dans le monde. Geeks et freaks naissent dans le négatif de leur exclusion originelle par les autres. Les hackers sont une classe, mais une classe virtuelle, une classe qui doit se hacker elle-même pour son existence manifeste en tant que telle : une classe utopiste.

L'abstraction

04. L'abstraction peut se présenter sous la forme d'objectale d'une découverte ou d'un produit matériel ou immatériel, mais elle est avant tout l'affirmation et le produit de chaque hack. Abstraire c'est construire un plan sur lequel des matières différentes et sans filiation apparente peuvent être mises en autant de relations possibles. C'est à travers l'abstrait que le virtuel est identifié, produit et mis en circulation. Le virtuel n'est pas seulement le potentiel latent des matières, c'est le potentiel du potentiel. Hacker c'est produire ou appliquer l'abstrait à l'information et exprimer par-là l'émergence de nouveaux mondes possibles. [...]

MANIFESTE. Un Manifeste Hacker (2004)

Extrait de K. McKenzie Wark, *Un Manifeste Hacker*, trad. collectif Club post-1984 Mary Shelley et Cie Hacker Band, éditions criticalsecret, Paris, 2004.
Librement disponible en ligne : <https://doclagout.org/Others/Un%20Manifeste%20Hacker.pdf>

K. McKenzie Wark, est une écrivaine, chercheuse, enseignante australienne spécialiste de l'interactivité et des sources libres sur Internet. Après plusieurs livres sur la post-modernité et les nouveaux médias elle connaît un succès international avec *Un Manifeste Hacker*. Ce texte hors-norme, présenté sous forme de 389 aphorismes est une critique de l'invention, un essai de philosophie politique sur le capitalisme, la propriété intellectuelle, le surplus, les classes émergentes, le pouvoir et l'évolution de l'économie.

PLANCTON.

extrait de *Contrées, Histoires croisées de la zad de Notre-Dame-des-Landes et de la lutte No TAV dans le Val Susa* par le Collectif Mauvaise Troupe (2016)

Il parle, sans s'arrêter, plusieurs heures durant, il remplit de sa voix forte ce petit café italien du Val Susa. Il nous raconte sa vallée, ces forêts qu'il a appris à voir, ces sources qui ne coulent plus, les matchs de la Juventus auxquels il a cessé de s'intéresser. Ce pourrait être de grandes phrases, mais il y a la façon, le style. Chaque mot respire ce territoire où, depuis quelques années maintenant, il s'est résolu à combattre. Chaque sentence, chaque intonation vibre au plus profond de lui-même, surprend et touche le cœur autant que la raison. Il est poissonnier, il a laissé son stand toute la matinée pour la consacrer à trois inconnus curieux de ses histoires et de ses raisonnements. // Il y a quelques années, j'étais comme le veut le système, je faisais mon travail, je croyais faire le bien parce que je ne faisais de mal à personne. Je lisais le journal et je croyais que c'était la vérité. Mais maintenant, j'ai décidé quoi faire de ma vie: lutter, pour ce mouvement qui est aussi le futur. S'il me reste encore un jour à vivre, je veux l'employer à réveiller les gens. //

Elle est devant sa cabane. Il fait soleil. Elle nous dit les mille raisons qui l'ont poussée à s'installer à la zad de Notre-Dame-des-Landes. Elle était pianiste, elle donnait des cours aux enfants et aujourd'hui elle nous détaille les pièges qu'elle a imaginé cacher dans le bois autour, pour empêcher qu'on l'expulse. Quelque chose rayonne de ses paroles sans fard. // Des activités, j'en ai plein, mais gagner de l'argent, c'est un autre métier. J'aurais pu gagner 4 000 euros par mois en bossant vingt-six heures par semaine, mais quand tu sens que ta vie peut être utile à autre chose, quand tu as des causes qui te tiennent vraiment à cœur, tu ne peux pas continuer à donner des cours et faire juste ça, il fallait que je vienne ici. //

Ce sont de ces mots qui bouleversent des vies, parce qu'ils jaillissent de vies bouleversées. De ces mots qu'on aimerait voir atteindre

toutes les oreilles et produire des embrasements, de ceux dont on fait les soulèvements. Le pouvoir de dire semblait tant éculé par la surinformation, le bavardage... La poésie est revenue dans des bouches sans prétentions d'opposants à un aéroport en périphérie de Nantes et à une ligne TAV (*Treno ad Alta Velocità*, TGV italien) entre Lyon et Turin. Elle devient limpide avec ses mots-colère, ses mots-passion, ses mots-amitié. Et sa capacité à dire simplement ce qui importe, les enseignements et les idées à même d'orienter et de guider les gestes futurs, de nous rendre collectivement intelligents tout autant que de nous faire rire ou pleurer. Et tout cela est né d'un seul et premier mot, porté à ses conséquences: non. Trois lettres qui depuis des années polarisent la vie de milliers de femmes et d'hommes, qui s'écrivent sur les barricades, les tracteurs, les maisons, qui rythment les slogans et les chansons. Une syllabe qui en enfante d'autres, qui, elles-mêmes, font jaillir des pensées et des questions vertigineuses.

[...]

Territoires

Habiter la zad n'est pas loger. Zone d'Aménagement Différé, c'est un acronyme d'aménageur, ça ne dit rien de ce qui se vit ici, pas plus que //zone humide// ou //zone de non-droit//. Pour nous départir de ces mots formatés, nous partons à la recherche d'animaux et de plantes aux noms fabuleux: le triton crêté, le grand capricorne ou le flûteau nageant. Nous passons la porte de cabanes faites de tôles et de palettes ou d'une solide charpente, de détermination et de rêve. Il y a des dizaines de ces lieux de vie qui cohabitent avec des maisons et bâtiments agricoles conventionnels, ceux des habitants et paysans qui n'ont jamais rien lâché. Il n'y a pas d'aéroport ici car la place est prise. Et d'être occupée, elle fait naître un monde. Un monde dans lequel on cherche son pain tous les vendredis au //non-marché//, où l'on se réunit entre habitants tous les jeudis soir à la Wardine, et où des assemblées décident de barricader toutes les routes du coin pour empêcher la venue d'un juge. La vie quotidienne s'est mêlée inextricablement à la lutte. Vivent ici deux cents personnes, peut-être plus, peut-être moins, quelle importance? La statistique des gestionnaires s'est

évanouie dans des formes de vie dessinées jour après jour. Des milliers d'autres les rejoignent au gré des événements. Les nouveaux arrivants doivent d'abord chausser leurs bottes, pour déambuler dans ces chemins boueux où l'on s'enlise parfois. En traversant le bocage, il nous transmet un peu de la magie d'une persistance. On ne s'en aperçoit pas immédiatement, mais, petit à petit, on remarque qu'il y a une différence avec le reste de la région: les champs et les prés sont plus petits, bordés de haies et de chemins, tandis qu'au-delà, le remembrement a gagné la partie. Cette persistance parle aussi par la bouche d'un paysan à la retraite: il nous fait malicieusement remarquer que la suppression des Communaux sur ces terres ne se fit pas sans résistance et que, par un hasard de l'histoire, la commune de Notre-Dame-des-Landes fut fondée au cours de l'illustre année 1871. Il convoque un passé qui rencontre en toute simplicité nos subversions présentes. Il continue en élargissant l'espace: à 30 kilomètres alentour, on trouve les sites des ex-projets de centrales nucléaires du Pellerin et du Carnet, //ex// parce que des luttes y ont été victorieuses. Il égrène ensuite la liste des hauts lieux de l'histoire des combats paysans du siècle dernier: la Vigne Marou, Couëron, Cheix-en-Retz, etc. Le territoire de la zad, ardemment défendu face à toute incursion des forces de l'ordre ou des bulldozers, reste ouvert aux quatre vents des luttes, passées, présentes et à venir.

Quand, en franchissant le col du Montgenèvre, on pénètre dans le Val Susa, aucune barricade ne vient marquer le passage. C'est que la sécession qui sourd ici est plus lancinante. De Salbertrand à Avigliana court une vallée souterraine, invisible sur les cartes d'état-major italiennes: la vallée No TAV. Un territoire qui, tout en entretenant un rapport fusionnel au sol de ces montagnes, a réussi à se départir de toute frontière. On y accueille ceux qui viennent sincèrement à sa rencontre et, bien au-delà de Turin, elle s'immisce jusque dans les prisons les mieux gardées d'Italie. Territoire réel et imaginaire à la fois, il déborde des limites du conflit politique: //les No TAV sont venus m'aider quand le vent a abîmé ma toiture//, //nous allons aux enterrements avec les drapeaux quand les familles le demandent//. Il y a une communauté qui habite cet espace et qui donne au terme de territoire une ampleur vertigineuse.

[...]

Faire mouvement

De victoires en démonstrations de force édifiantes, s'est disséminé largement le désir de faire vivre un peu de ces luttes-là ailleurs. Un peu de ces luttes, c'est-à-dire notamment des pratiques, des tactiques et une manière franche et directe d'assumer le conflit, de le faire durer, voire de l'habiter. C'est aussi un biais politique, celui de voir dans l'opposition aux infrastructures un espace pour entraver l'inexorable extension d'un monde cauchemardesque. Il faut pour cela certainement plus qu'un slogan tel que *//zad partout//* ou *//fermarci è impossibile//* (*//nous arrêter est impossible//*). Si le mythe et les images médiatiques accélèrent parfois nos cheminements et suscitent des rencontres prometteuses, il est toujours périlleux de chercher à copier ailleurs une méthode ou une recette élaborée depuis la spécificité d'un contexte. Que voudrait dire diffuser des combats dont la particularité consiste justement à être ancrés quelque part ? Dans le Tarn, en Ligurie, dans l'Isère, en Sicile, dans le Morvan, le Trentin ou en Aveyron, certains n'ont pas attendu de formuler une réponse claire à cette question pour se saisir de cette possibilité. Cela a entraîné des succès parfois fulgurants autant que de sévères désillusions. La nécessité de comprendre dans le détail la longue histoire des No TAV et de la zad s'est fait là aussi sentir. Non pas pour l'imiter encore plus scrupuleusement, mais pour affûter des analyses et comprendre les forces à l'œuvre, apprendre à parer les coups prévisibles et rendre nos gestes plus sûrs.

Extrait du Collectif Mauvaise Troupe, *Contrées - Histoires croisées de la zad de Notre-Dame-des-Landes et de la lutte No TAV dans le Val Susa*, L'éclat, Paris, 2016.

La Mauvaise Troupe est un collectif à variables multiples qui s'est constitué à l'occasion de la rédaction du volume *Constellations. Trajectoires du jeune XXI^e siècle*, paru à L'éclat en 2014. Il a publié en janvier 2016, en avant-goût des *Contrées*, et dans l'urgence d'une menaçante actualité, *Défendre la zad*.

Dans *Contrées*, le collectif met en regard deux histoires en cours, deux luttes contre des infrastructures à grande vitesse, la construction d'un aéroport à Notre-Dame-des-Landes et une ligne de train à grande vitesse (TAV) Lyon-Turin, et donne la parole aux protagonistes. Selon le collectif chacun de ces combats incarne, avec son propre style, des manières inédites de tenir inséparables la vie et la lutte.

PLANCTON.

extrait de *Nos cabanes* de Marielle Macé (2019)

Faire des cabanes : imaginer des façons de vivre dans un monde abîmé. Trouver où atterrir, sur quel sol réévalué, sur quelle terre repensée, prise en pitié et en pitié. Mais aussi sur quels espaces en lutte, discrets ou voyants, sur quels territoires défendus dans la mesure même où ils sont réhabités, cultivés, imaginés, ménagés plutôt qu'aménagés.

Pas pour se retirer du monde, s'enclorre, s'écarter, tourner le dos aux conditions et aux objets du monde présent. Pas pour se faire une petite tanière dans des lieux supposés préservés et des temps d'un autre temps, en croyant renouer avec une innocence, une modestie, une architecture première, des fables d'enfance, des matériaux naïfs, l'ancienneté et la tendresse d'un geste qui n'inquiéterait pas l'ordre social... Mais pour leur faire face autrement, à ce monde-ci et à ce présent-là, avec leurs saccages, leurs rebuts, mais aussi leurs possibilités d'échappées. Loin du cabanon solitaire de Thoreau (qui élaborait près du lac de Walden une réflexion sur les vertus d'une vie à l'écart, même si la solitude d'une aventure rendue à la nature s'y concevait comme une révolte). Faire des cabanes aux bords des villes, dans les campements, sur les landes, et au cœur des villes, sur les places, dans les joies et les peurs. Sans ignorer que c'est avec le pire du monde actuel (de ses refus de séjours, de ses expulsions, de ses débris) que les cabanes souvent se font, et qu'elles sont simultanément construites par ce pire et par les gestes qui lui sont opposés. Faire des cabanes en tous genres - inventer, jardiner les possibles ; sans craindre d'appeler *//cabanes//* des huttes de phrase, de papier de pensée, d'amitié, des nouvelles façons de se représenter l'espace, le temps, l'action, les liens, les pratiques. Faire des cabanes pour occuper autrement le terrain ; c'est à dire toujours, aujourd'hui, pour se mettre à plusieurs.

Extrait de Marielle Macé, *Nos cabanes*, © Éditions Verdier, Lagrasse, 2019.

Spécialiste de littérature française, Marielle Macé est directrice de recherche au CNRS. Ses livres prennent la littérature pour alliée dans la compréhension de la vie commune. Elle a notamment écrit *Façons de lire, manières d'être et S'écarter, considérer - Migrants en France 2017*. Son dernier ouvrage *Nos cabanes* a eu un retentissement particulier, donnant à ce bref texte une dimension de manifeste.

// Le manifeste contient, détient aussi un certain pouvoir de produire l'événement qu'il désigne. On l'aura dit et répété, le manifeste est un acte performatif, qui invente une nouvelle forme d'action. D'un côté, il appelle à l'action, au rassemblement, mais d'un autre côté, il s'érige lui-même en action, il opère lui-même sur ce rassemblement. En ce sens, les manifestes, du moins ceux que l'on aura désignés comme les // manifestes historiques //, au tournant du XX^e siècle, inventent une action spécifique que l'on nomme // collectif //.

Sans manifeste, pas de collectif, pourrait-on dire. Sans la capacité, ou le pouvoir d'énoncer un discours qui // dit // le collectif, qui le nomme, le signifie, le montre, le situe, le démarque aussi, lui donne un espace et un temps, l'inscrit

dans une écriture de l'histoire, sans ce pouvoir manifestaire du discours donc, aucun collectif n'aurait été possible. Autrement dit, sans manifeste, aucun collectif n'aurait acquis cette force discursive de légitimation, littéraire et artistique, sociale et politique, qui lui permet tout à la fois de s'inscrire dans son histoire, son époque, son temps et de rompre avec son propre contexte sociohistorique. Le manifeste aura joué ce rôle, décisif, d'inscrire dans l'histoire une force de rupture, qui ouvre l'horizon d'une autre histoire. //

Comment êtes-vous entrées dans le projet Manifesto(ns) ! ?

JOSÉPHINE. À la lecture des textes proposés pour **Manifesto(ns)!** par le POCHÉ /GVE, il nous manquait davantage de textes qui répondraient à la question : et qu'est-ce qu'on fait maintenant ? dans le monde tel qu'il va... C'est pour tenter d'y répondre que nous avons rajouté les textes de Paul B. Preciado, Bruno Latour, Pauline Boudry et Renate Lorenz notamment concernant les questions de mémoire et de domination. Il y a aujourd'hui une façon de faire la révolution qui est différente par rapport à 1968, plus nuancée qu'il y a 50 ans.

SARAH. C'est vrai que la notion de révolution est différente aujourd'hui, elle est teintée par une mélancolie de gauche. Les textes que nous présentons sont emprunts de cette nostalgie. Révolution et mélancolie pourrait-on dire. On s'inspire notamment d'un essai historique d'Enzo Traverso, *Mélancolie de gauche*. Il explique que depuis la chute du mur de Berlin, le militantisme et les oeuvres de gauche en Europe n'ont plus d'utopie structurante et ne font que se demander comment enterrer l'utopie, comme si on était bloquées dans un deuil interminable. Au lieu de l'enterrer vraiment une bonne fois pour toute et passer à autre chose. C'est peut-être là que nous pouvons encore lutter. Reconnaître cette défaite et la fragilité qu'elle implique, tant au niveau politique qu'intime. Ça me fait aussi penser au journal *Libération* qui demande à Paul B. Preciado une chronique pour parler du courage d'être soi, notamment dans la transition qu'il a entreprise. Preciado renverse la table et laisse le courage du côté de la norme et de la violence. Il refuse ce courage en faisant un pas de côté politique et parle au contraire du non courage d'être soi et de la tendresse comme dernier chant de lutte.

JOSÉPHINE. Pour le sociologue Bruno Latour, c'est une grande chance que nous devions changer de système, car penser le monde en

terme de croissance ne fonctionne pas. Il y voit une opportunité d'être plus courageuses que nos parents.

Dans le contexte actuel, ça ne passe pas forcément par l'action, on a plutôt besoin de réfléchir. Le monde nous survivra, alors autant prendre le temps, laisser les choses se décanter...

Mais en fait on n'y arrive pas, on est trop volontaristes ! On ne fait pas pousser une fleur en tirant dessus !

Dans le montage de textes que vous avez réalisé, vous vous êtes plus intéressées à la dimension de manifestations que de manifestes. Pourquoi ?

SARAH. Quand nous nous sommes emparées de cette proposition de **Manifesto(ns)!**, nous y avons aussi perçu la notion de fête. Dans la manifestation il y a quelque chose de joyeux. Nous avons même imaginé qu'il y aurait des chansons et des merguez.

JOSÉPHINE. En Suisse par exemple, la Grève des Femmes qui a eu lieu dans différentes villes le 14 juin 2019 a été un événement très ouvert et joyeux. Certes, ça ne va pas tout changer d'un coup, mais avoir autant de gens qui se réunissent c'est déjà quelque chose.

SARAH. En ce moment dans le monde, les manifestations sont très présentes, Hong-Kong, Chili, France. Ça nous pose la question : comment faire du théâtre alors que des gens sont sur les ronds-points en train d'inventer une nouvelle façon de manifester ? Le risque au théâtre est d'instrumentaliser le réel : Thomas Ostermeier dans *Retour à Reims* flirte avec cette limite quand il diffuse des images des gilets jaunes. Et l'autre question, c'est comment rendre compte de l'engagement sans faire du théâtre seulement militant ?

JOSÉPHINE. Finalement, ce qui m'intéresse c'est que l'on essaie de réfléchir ensemble, et de comprendre ensemble comment ouvrir des nouvelles portes au-delà de nos mélancolies. C'est pour ça que je suis plus intéressée par le fait de poser des questions et que les gens trouvent eux-mêmes des réponses à leur niveau plutôt que de leur dire ce qu'ils doivent faire.

SARAH. C'est ça, partir du stéréotype de la révolution et de le déjouer, aller à fond dedans. Moi j'ai grandi dans les manifestations, avec des grands-parents communistes très mélancoliques. Et j'ai envie de

partir de ça, de me demander ce qu'il nous reste, qu'est-ce qu'on fait maintenant après la catastrophe? Et les ruines?

Pensez-vous que le théâtre pourra exister après un effondrement écologique, économique ?

JOSÉPHINE. Je crois au théâtre parce que c'est un moment commun, on réunit des gens, c'est une prise d'otage avec une dimension archaïque qui permet de penser et de réfléchir ensemble, grâce à l'émotion notamment.

SARAH. Dans l'ouvrage *Contre le théâtre politique*, Olivier Neveux dit que le théâtre qu'on nous présente comme politique ne s'adresse qu'à notre intellect et pas assez à l'émotionnel (ou peut-être trop à l'émotionnel!), en tous cas pas en termes poétiques. Alors que c'est important que ça joue, et qu'il y ait d'abord la poésie et l'amour du jeu.

JOSÉPHINE. Parce que c'est par l'émotion qu'on arrive à mieux comprendre des mécanismes, qu'on a des révélations. Même dans l'ennui, il se passe des choses. John Cage d'ailleurs disait : //Il ne tient qu'à vous de vous ennuyer//.

SARAH. On manque de rituel... et le théâtre est un rituel...

Si le théâtre est un rituel, s'il y a cette difficulté à réaliser un théâtre politique qui ne soit pas militant, comment avez-vous imaginé cette restitution de textes engagés ?

SARAH. Nous nous sommes réparti les textes. Pour moi il y avait cette nécessité à empoigner le réel, tandis que Joséphine voulait faire exister le temps plus long de la réflexion. En fait ce sont deux parcours dans une pensée commune.

JOSÉPHINE. Dans les dictatures, le premier acte de résistance est celui-ci : se réunir. Ou comme Roland Barthes le disait //ce qui est important c'est de faire, et non pas de faire quelque chose//. Un écrivain écrit, il n'écrit pas sur la révolution. Le but est plus loin. Être ensemble. Voilà ce qui importe. Continuer à chercher des modes de pensées et d'être qui nous conviennent, continuer à se questionner. Essayer d'être en accord ou être heureux d'être en désaccord.

SARAH. Cette réflexion, j'essaie de la mener autant sur le plateau que dans les relations de travail. C'est important dans notre métier aussi, de remettre en question nos cadences et nos délais. Par exemple, on pourrait imaginer travailler autrement, moins, et moins dans l'optique effrénée de la production finale. Je crois au processus davantage qu'au résultat, ce par quoi les choses arrivent, et entrent en relation, comment elles nous traversent.

Travailler à deux, est-ce déjà une façon de faire autrement, d'ouvrir une brèche?

JOSÉPHINE. Avec Sarah, on ne se connaissait pas avant que le POCHE /GVE nous propose de travailler ensemble et on a la chance d'être complètement sur la même longueur d'onde...

SARAH. D'être dans une forme de sororité, de proposer quelque chose qui est juste pour l'une et pour l'autre. On a fait des choix dans les textes et certains textes qui ne sont pas dans les montages finaux ont aussi fait l'objet de nos réflexions comme Starhawk et son *Rêver l'obscur*.

JOSÉPHINE. Ou Audre Lorde avec sa très belle conférence de 1977 : *Transformer le silence en paroles et en actes* qui nous rappelle que le silence ne nous protégera pas.

SPÉCULATIONS NARRATIVES.

extrait de *La violence de nos rêves* de Jérôme Richer (2017)

I. Prologue

J'ai décidé de ne plus me cacher derrière des personnages

Le corps des acteurs

Je crois qu'il appartient à chacun d'entre nous de donner un sens à sa vie

De tenter d'organiser cette vivante contradiction que représente

tout être humain

Et pour moi, le simple fait que vous soyez là, que vous ayez eu envie d'être là (pour des raisons qui vous appartiennent), c'est la possibilité d'un dialogue

Le théâtre commence là

Un homme, une femme prend la parole face à d'autres femmes,

d'autres hommes

Je tiens à préciser qu'à l'origine, ce dialogue, c'est avec Ulrike Meinhof que je souhaitais l'entretenir

Pour ceux qui ne la connaissent pas, je vous parlerai d'elle

De sa vie

De ses mots

De ses actes

Mais ce n'est pas ça l'important

L'important, c'est nous

Ici et maintenant

Ce que nous faisons ensemble

Et aussi tout ce que nous ne faisons pas

[...]

III. Une vie

Je pense encore à toi

- Ton visage au milieu d'autres visages sur une affiche offrant 100'000 deutsche mark pour tout indice permettant ta capture

- Toi, pendant le tournage de *Bambule, Mutinerie* en français, sur le quotidien de jeunes femmes en foyer éducatif fermé
Toi donc, dans une chambre blanche, murs maculés d'inscriptions
Assise sur un lit, jambes croisées, cigarette devant la bouche
Tu me regardes
À ta gauche
Irene Georgens, 20 ans, protagoniste du film
Irene Georgens qui participera à tes côtés à la libération d'Andreas Baader
Cet acte
La libération d'Andreas Baader
Marque la naissance de la Fraction Armée Rouge le 14 mai 1970
- Andreas Baader et Gudrun Ensslin, deux ans plus tôt, souriants et détendus au cours du procès dont ils sont les accusés
Incendie de deux grands magasins de Frankfort
Acte de protestation, je cite, contre *l'indifférence de la société face au génocide au Vietnam*
Toi, dans l'assistance comme journaliste
Si ton article critique la portée réelle de leur action, tu écris
Il vaut toujours mieux incendier un grand magasin que de gérer un grand magasin
- Toi qui pose pour une série de clichés à la rédaction de Konkret dont tu es l'éditorialiste vedette
Des articles qui débusquent l'hypocrisie allemande
Conspuent le soi-disant miracle économique
- Toi, le lendemain de ton arrestation le 15 juin 1972
Exhibée
Bête qui montre les dents
La tête immobilisée par deux policiers
- Toi, dans la cour de la prison de Köln-Ossendorf, blouse de prisonnière, cheveux courts en bataille, bras en l'air, les mains plaquées sur le sommet du crâne
- Ta voix lors de tes multiples interventions télévisées
- Ta voix encore, fatiguée, pour une interview
Peu avant ton passage à la lutte armée
- Le bruit de ta machine à écrire
Quand tu rédiges tes articles pour Konkret

Et plus tard, la lettre d'une détenue du couloir de la mort
 Évocation de la torture
 Privation sensorielle
 Isolement complet
 Les premiers mois de ton incarcération

À ceci s'ajoutent des faits

- Sa naissance en 1934 dans l'Allemagne nazie
- Le décès prématuré de ses parents
- Son engagement dans le mouvement antinucléaire au sortir de l'adolescence
- Le rôle de théoricienne qu'on lui attribue dans l'organigramme de la Fraction Armée Rouge
- Attaques de banque
- Attentat contre le groupe de presse Springer
- Plasticage de deux bases de l'armée américaine en Allemagne de l'Ouest
- Sa mort à 42 ans
- Pendue
- Dans sa cellule
- Le 9 mai 1976
- Pour certains, ce suicide serait un assassinat
- Commandité par les plus hautes autorités allemandes

Ces fragments d'images, de sons, de faits ne suffisent pas à dire qui elle est

Ni pourquoi à 36 ans, elle choisit d'abandonner le confort d'une vie bourgeoise – son pavillon de banlieue près de Hambourg, son mari, ses deux filles – pour la clandestinité

Bien sûr les tenants du pouvoir patriarcal ont leurs explications pour justifier ce qu'ils appellent

Sa folie meurtrière

- Son amour supposé pour Andreas Baader
- Un besoin de reconnaissance et une soif de pouvoir démesurée
- Une tumeur au cerveau qui aurait durablement atteint ses facultés cérébrales
- Une réaction irrationnelle aux infidélités de son mari

Et aujourd'hui pensant à ta vie, je m'interroge sur la mienne

Serais-je capable de passer à la résistance armée ?

Serais-je capable de donner ma vie pour mes convictions ?

Pourrais-je tuer quelqu'un au nom de mes idéaux ?

Contrairement à elle, je n'ai jamais pris la parole dans la presse

Je n'ai jamais protesté contre notre lâcheté congénitale

Contre le traitement des réfugiés

Contre notre manque d'engagement

Contre l'inconstance des politiciens

Contre toutes les stupidités sans nom qu'on nous fait bouffer à longueur de journée

Alors j'ai imaginé l'histoire d'un homme

Une autre version de moi-même

Qui entrerait en résistance

Il commencerait par échafauder différents scénarios de lutte armée

D'abord en groupe

Puis finalement seul

Plastiquer le siège de l'UBS

Foutre le feu à toutes les Migros

Enlever le patron de Rolex et le séquestrer dans une prison du peuple

Pour se rabattre sur une action encore plus spectaculaire et radicale

D'abord convoquer les médias

Télévision

Radio

Presse écrite

Lire une déclaration solennelle

Et s'immoler en direct

L'homme qui s'immole en signe de protestation est un révolutionnaire

L'homme qui s'immole en direct au téléjournal est le plus grand des révolutionnaires

Que ceux qui ne sont pas d'accord avec moi s'immolent maintenant

Il est beaucoup moins fatigant de rêver sa vie que de la vivre

Ça

C'est ce que m'a dit ma psy lors de notre dernière rencontre

Elle tentait de me réveiller

De faire de moi un sujet agissant

Me rendre le contrôle sur ma vie

Elle aurait aussi bien pu essayer d'apprendre à mon chat à parler

IV. 1981

En 1981, tu as sept ans
Tu n'es pas un poète comme Rimbaud
En 1981, François Mitterrand est élu à la présidence de la République Française
En 1981, Georges Brassens et Bob Marley décèdent des suites d'un cancer généralisé
En 1981, l'ancien acteur de seconde zone, Ronald Reagan est président des États-Unis d'Amérique
Avec Margaret Thatcher, il incarne le capitalisme triomphant
Ce qu'on appelle encore timidement néolibéralisme
En 1981, le monde ne va plus si bien
Tes parents se séparent
Un mariage de plus à la casse
En 1981, tu n'aimes ni Georges Brassens, ni Bob Marley que ta mère t'imposera pendant toute ton enfance
Tu préfères de loin Village People
Ou encore Boney M.
Le 10 mai 1981, selon la légende maternelle, tu aurais dit
Maman, ton président a été élu
Pauvre enfant qui ne pouvait pas savoir
À quel point les idéaux qui avaient fondé le socialisme de Jaurès seraient piétinés
Deux ans plus tard, ce serait le tournant de la rigueur
Ce serait l'instrumentalisation des banlieues
La récupération de la marche des beurs
Bientôt ce serait l'ascension du Front national
Toi, en 1981, tu es l'enfant de ceux qui ont perdu
À qui on a nié toute possibilité d'existence
Tu es l'enfant de ceux qui ont cru en des promesses trop vite trahies
En 1981, tu as sept ans
Tu commences à vivre

V. Rêve de gloire

L'artiste qui se rêve en révolutionnaire
En éveilleur de conscience
C'est à ça que je rêvais quand j'étais plus jeune

Je pensais fomenter la révolution sur une scène de théâtre
Transformer les gens
Je rêvais que ma photo s'étale en une des magazines
Qu'on parle de moi dans les soirées branchées
Dans la rue
Au bistrot
Dans l'intimité d'une chambre à coucher
J'étais comme ces participants d'émissions de télé-réalités qui déclarent
Mon but dans la vie, c'est d'être une star
Mais une star de quoi ?
Du cinéma ?
De la musique ?
Du sport ?
C'est peut-être pour cette raison qu'il y a autant d'aspirants djihadistes
Le terrorisme est un moyen efficace d'accéder à la célébrité
Surtout avec les possibilités offertes par les réseaux sociaux
Sans oublier ta photo en une des journaux si tu commets un attentat en Europe
Vous avez déjà vu un film de propagande de l'État Islamique ?
Leur manière de copier les grands succès du cinéma, des jeux vidéo ou de la télé-réalité ?
Utilisation de split-screens
De ralentis
Amplification de certains sons
Bombardements
Bruits de balles
Chants hypnotiques
Comme dans ce film, *Sur les traces de mon père*, qui a pour héros deux enfants de djihadistes français morts en Syrie
On les suit dans plusieurs moments de leurs vies
À l'école
À la prière
Sur un marché
À l'entraînement au tir
Le film se termine dans le calme d'une forêt
Nos deux héros, les enfants, exécutent deux soldats de Bachar El-Assad en tenue de prisonniers de Guantanamo

Avec ce bruit, cet horrible bruit du sang qui s'écoule par saccades
de la bouche de l'un d'entre eux
Ce que je crois, et sa vie semble le démontrer, c'est qu'Ulrike Meinhof se
moquait d'être une star

Parce qu'à la fin des années 60, elle en était déjà une
Le 2 juin 1967, le Shah d'Iran est en visite officielle à Berlin Ouest
Une manifestation s'organise pour protester contre son régime dictatorial

Canons à eau, matraques et gaz lacrymogènes accueillent les
manifestants
Un étudiant, Benno Ohnesorg, est tué d'une balle tirée à bout portant
Dans le dos
Par un policier en civil
Le bourgmestre de Berlin, le maire, déclare

J'approuve sans réserve le comportement de la police
Et le Bild, journal poubelle du groupe Springer, journal lu par des millions
d'allemands, compare les manifestants au SA de Hitler
Ulrike Meinhof est l'une des rares intellectuelles à prendre le parti des
manifestants

On l'invite à un débat télévisé
Vous en avez vu un extrait
Seule femme dans un monde d'homme
Caution intellectuelle de gauche
Ces messieurs l'écoutent
Costumes noirs et visages fermés
Ils l'écoutent comme si laisser la jeunesse parler était un mal nécessaire
Peut-être qu'Ulrike Meinhof aura cette scène en mémoire quand elle
décidera de passer à la lutte armée

Extrait de Jérôme Richer, *La violence de nos rêves*, inédit, 2017.

Jérôme Richer est un auteur et metteur en scène qui vit à Genève, dont la dernière pièce qu'on a vu
était : *Si les pauvres n'existaient pas, faudrait les inventer*. Jérôme est un ami, compagnon d'écriture
avec qui nous avons partagé deux collectifs d'auteurs. Il pratique un théâtre proche du théâtre do-
cumentaire et questionne la fonction politique du théâtre. Dans ce texte, il s'agit d'un //dialogue//
imaginaire entre Ulrike Meinhof, intellectuelle engagée de l'Allemagne post Seconde Guerre mondiale
- qui basculera progressivement dans la lutte armée au sein de la RAF (Fraction Armée Rouge) - et un
homme d'aujourd'hui, d'à-peu-près 40 ans, qui n'a plus l'énergie de la jeunesse, mais refuse de renon-
cer à la construction d'un monde différent.

SPÉCULATIONS NARRATIVES.

extrait de *Taïga (comédie du réel)* de Aurianne Abécassis (2018)

11 novembre 2008 - Bruit de la nuit.

Une chouette hulule. Des pas dans les graviers, discrets.

Une chouette hulule. Lampe torche. Silhouettes.

Une chouette hulule. Quelque chose se prépare.

Silence avant grand bruit.

JULIEN C. Une bande de jeunes cagoulés et armés jusqu'aux dents
s'est introduite chez nous par effraction.

Ils nous ont menacés, menottés, et emmenés non sans avoir
préalablement tout fracassé. Ils nous ont enlevés à bord de puissants
bolides roulant à plus de 170 km/h en moyenne sur les autoroutes.

Ils nous ont séquestrés pendant quatre jours dans une de leurs
//prisons du peuple// en nous assommant de questions où l'absurde
le disputait à l'obsène.

Celui qui semblait être le cerveau de l'opération s'excusait vaguement
de tout ce cirque, expliquant que c'était de la faute des //services//,
là-haut, où s'agitaient toutes sortes de gens qui nous en voulaient
beaucoup.

- POLICE!

- POLICE!

- ON NE BOUGE PAS. J'AI DIT ON NE BOUGE PAS.

- MAINS EN L'AIR. TOI AUSSI MAINS EN L'AIR.

- VOUS ÊTES SEULS?

- Y A QUELQU'UN D'AUTRE ICI ? JE PARLE PAS FRANÇAIS ? Y A QUELQU'UN D'AUTRE ICI ?

- T'AS RIEN À DIRE ?

- ET TOI ? QUELQUE CHOSE À DIRE ?

A ce jour, mes ravisseurs courent toujours.

- MAINTENANT TON IDENTITÉ. TU DÉCLINES TON IDENTITÉ.

Certains faits divers récents attesteraient même qu'ils continuent de sévir en toute impunité.¹

[...]

PARTIE 2

LE RÉEL

GABRIELLE H. J'ai été mise en examen et mise sous contrôle judiciaire suite aux arrestations du 11 novembre 2008.

Cette triste affaire aura au moins rappelé l'obsession du pouvoir : écraser tout ce qui s'organise et vit hors de ses normes.

Je ne voudrais pas que l'on puisse prendre cette histoire comme un événement isolé. Ce qui nous est arrivé est arrivé à d'autres, et peut arriver encore.

Les journalistes cernent le village. Personne ne pourra manquer d'admirer le spectacle de la police en action, et les moyens imposants du ministère de l'Intérieur quand il s'agit de sécuriser le territoire. Quand cinq flics arrêtent un type, ça peut sembler arbitraire, quand ils sont 150 avec des cagoules, ça a l'air sérieux, c'est l'état d'urgence. La présence des journalistes fait partie de la même logique. Ce qui s'est passé là, ce n'est pas un dérapage, c'est une méthode.

1 Julien Coupat, entretien dans le journal Le Monde, édition du 18 décembre 2009.

11 novembre 2008 - Journal télévisé

DAVID PUJADAS. Dans l'actualité ce soir : une vague d'arrestations après les actes de vandalisme du week-end à la SNCF. Dix personnes sont en garde à vue. Il s'agit de militants d'ultragauche ou anarchistes.

Les cérémonies du 11 novembre ont été célébrées non pas devant l'Arc de Triomphe mais à Douaumont, près de Verdun. Nicolas Sarkozy a rendu hommage à tous les morts de la Grande Guerre, y compris aux fusillés.

À Toulon, une lycéenne de 18 ans aurait été séquestrée et agressée au couteau par sa propre famille parce qu'elle refusait un mariage forcé à l'étranger. Le cas n'est pas isolé, c'est le dossier de cette édition /

(Avance rapide)

Enfin l'hécatombe au Vendée Globe, pris dans la tempête : trois démâtages, donc trois abandons dont celui de Marc Tiercelun, l'un des favoris, et six retours au port pour des réparations.

Bonsoir et bienvenue à tous. L'enquête n'a donc pas traîné. Après les actes de sabotage concertés contre la SNCF le week-end dernier, vingt personnes ont été arrêtées ce matin. Dix sont toujours en garde à vue. Elles sont toutes issues, je vous le disais, des milieux d'ultragauche. Aucun des suspects n'appartient à la société. Audrey Gouttard, Matthias Barroy.

AUDREY GOUTTARD. Le chef du commando a été arrêté avec ses principaux lieutenants dans ce petit village de Corrèze où le groupe avait établi son QG. Au même moment, à Paris, étaient interpellés sa compagne et ses parents. En tout, sept hommes et trois femmes âgés d'une trentaine d'années. Une opération éclair car les policiers connaissaient bien leurs cibles.

MICHÈLE ALLIOT-MARIE. L'opération de ce jour a été rendue possible par le travail de renseignements qui a été effectué à ma demande depuis plusieurs mois par la Direction Centrale du Renseignement Intérieur.

AUDREY GOUTTARD. Le groupe croyait opérer dans l'ombre. En fait, les enquêteurs étaient à ses trousses depuis le mois de mai, épiant ses déplacements. Par deux fois au moins, les membres du commando ont été repérés rôdant autour des voies ferrées, sur les lieux même des sabotages. Selon les enquêteurs, ils auraient agi à quatre reprises sur les lignes Nord, Est et Sud-Est, bloquant quelque 160 TGV et des milliers de passagers. Un travail de pro. Accroché à la caténaire, ce fer à béton équipé d'un verrouillage. A son passage, le train l'accroche, et arrache la caténaire. Et tout ça réalisé à sept mètres de haut, sur un câble de 25 000 volts.

Comment le commando a-t-il pu élaborer un système aussi sophistiqué? A-t-il bénéficié de complicités? Des questions auxquelles les suspects placés en garde à vue ce soir vont maintenant devoir répondre.

DAVID PUJADAS. On l'a entendu, la plupart des membres du groupe vivaient donc dans un petit village de Corrèze, à Tarnac. Qui sont ces militants qui ont basculé dans l'illégalité? Que sait-on d'eux? Le point avec Lionel Feuerstein et Zinedine Boudaoud sur place.

REPORTER. C'est dans cette ferme à l'abri des regards que vivait la petite communauté libertaire. Une dizaine de personnes, des femmes et des enfants. Installés depuis quatre ans à Tarnac, 350 habitants, ces nouveaux voisins étaient parfaitement intégrés. Trois d'entre eux tenaient d'ailleurs la seule épicerie du village.

VOISIN 1. C'est des gens très honnêtes, très serviables, très gentils, qui s'occupent pas de personne. Du tout hein.

VOISIN 2. (*ancien maire de Tarnac*) : Ben, on parlait politique, mais on parlait politique, on parlait pas d'aller mettre le feu partout hein... C'était pas la bande à Baader hein. Ni les brigades rouges.

REPORTER. Mais certains des membres de cette communauté au-dessus de tout soupçon étaient suivis depuis longtemps par la police. Selon les enquêteurs, en mars 2006, certains d'entre eux participent aux manifestations violentes pour le retrait du CPE, comme ici à la Sorbonne. Un an plus tard,

c'est à Rostock en Allemagne qu'on les retrouve protestant contre un sommet du G8. Tous appartiendraient à la mouvance anarchiste des ultra-de-gauche. Le chef du groupe interpellé hier a 34 ans. Il est issu d'un milieu aisé et a longuement étudié la philosophie. C'est lui qui aurait incité ses membres à passer à l'action radicale. Notamment la semaine dernière à Vichy, lors de manifestations violentes contre le sommet sur l'immigration. Les actions de sabotage du réseau SNCF auraient été une étape supplémentaire.

La police cherche également à savoir si le groupuscule a bénéficié de l'aide d'autres organisations en France et en Europe. L'opération de sabotage a été saluée par un groupe d'extrême gauche allemand.

DAVID PUJADAS. Franck Genauzeau, vous êtes en direct devant la Direction Centrale du Renseignement, près de Paris, où sont interrogés en ce moment même les dix suspects : est-ce qu'on connaît leur mobile? Pourquoi s'attaquer à la SNCF?

FRANCK GENAUZEAU. Eh bien écoutez, ce qui est sûr pour l'instant c'est que leur motivation reste extrêmement floue. Pourquoi s'en sont-ils pris à la SNCF? Avaient-ils l'intention de tuer ou tout simplement de semer la pagaille? On ne le sait pas encore, et ce qui est sûr c'est que pour l'instant c'est une affaire de terrorisme et que par conséquent les enquêteurs vont bénéficier non pas de deux jours de garde à vue mais de quatre jours de garde à vue afin d'interroger les suspects.

DAVID PUJADAS. Franck, on a dit que ces actions de sabotage sur les caténaires nécessitaient beaucoup de connaissances techniques. Est-ce qu'on sait comment le groupe a acquis ces techniques?

FRANCK GENAUZEAU. Oui vous l'avez dit, un savoir-faire qui interpelle les enquêteurs, peut-être trouveront-ils des réponses dans tous les documents qu'ils ont saisis ce matin au cours des perquisitions. Il y a parmi ces documents des tracts, des livres, des banderoles, mais aussi un certain nombre de documentations liées à la SNCF et aux trains. Il y a aussi des ordinateurs que les enquêteurs vont désormais

éplucher afin de déterminer si les saboteurs ont agi seuls ou avec des complices.

DAVID PUJADAS. Franck Genauzeau en direct de la Direction Centrale du Renseignement. Merci. Voilà ce qu'on pouvait dire ce soir sur ce sujet.

GABRIELLE H. 6h40 : braquée dans mon lit. Cagoulés, des hommes de la sous-direction de la lutte antiterroriste cherchent désespérément des armes en hurlant. Menottée sur une chaise, j'attends la fin des perquisitions, ballet absurde, pendant des heures, d'objets ordinaires mis sous scellés. Après plus de huit heures de perquisitions, ils me chargent dans une voiture. Direction : Paris-Levallois-Perret.

Locaux de la Direction Centrale du Renseignement Intérieur et de la sous-direction antiterroriste. Des préfabriqués sur trois étages, superposition de cellules spéciales, caméras panoptiques braquées en permanence sur toi.

Ni heure ni lumière du jour. Je ne sais pas combien de personnes ont été arrêtées. Je sais seulement, après mon arrivée, les motifs de mon arrestation. Les interrogatoires s'enchaînent.²

12 novembre 2008 - Direction Centrale du Renseignement Intérieur - 37e heure de garde vue de Mathieu B.

AGENT SDAT*. Connaissez-vous Julien Coupat ?

MATHIEU B. Non.

AGENT SDAT. Connaissez-vous Gabrielle Haliez ?

MATHIEU B. Non.

* Sous-direction anti-terroriste (SDAT) : service de police judiciaire français à compétence nationale.

2 *Tarnac ou les fantasmes du pouvoir*, journal Le Monde, édition du 20 janvier 2009.

AGENT SDAT. Connaissez-vous Benjamin Rosoux ?

MATHIEU B. Non.

AGENT SDAT. Connaissez-vous Yldune Lévy ?

MATHIEU B. Non.

AGENT SDAT. Monsieur Burnel, je vous redemande pour la seconde fois, connaissez-vous Julien Coupat ?

MATHIEU B. Non.

AGENT SDAT. Comment expliquez-vous alors le fait que le 20 octobre 2008 à 12h lors d'un dispositif de surveillance effectué par notre service, le dénommé Julien Coupat a été vu en votre compagnie alors que vous sortiez tous deux de votre domicile ?

MATHIEU B. Je n'ai rien à déclarer.

AGENT SDAT. 12h15 le même jour, vous pénétrez en compagnie de Julien Coupat dans un cybercafé à l'enseigne //cybernet// 47, place du vieux marché à Rouen. Avez-vous cette fois quelque chose à nous déclarer ?

MATHIEU B. Rien.

AGENT SDAT. 13h15, toujours en compagnie de Julien Coupat, vous quittez le cybercafé, pour retourner par le même chemin à votre domicile. Avez-vous cette fois quelque chose à nous déclarer ?

MATHIEU B. Rien.

AGENT SDAT. Monsieur Burnel, pourquoi continuer à nier connaître Julien Coupat ?

MATHIEU B. Par principe je ne parle pas de la vie des autres.

14 novembre 2008 - Même lieu - 84e heure de garde à vue de Mathieu B.

AGENT SDAT. Lors de votre dernière audition, vous avez reconnu connaître Julien Coupat, après l'avoir longuement nié. Vous avez précisé au sujet de Julien lors de votre septième audition: //C'est quelqu'un de très érudit, et de très sympathique.// Pour quelle raison avoir attendu trois jours pour nous dire cela? Pourquoi ne pas nous avoir dit cela avant, sachant qu'il n'y a rien de //grave//, dans la description que vous faites de Julien?

MATHIEU B. Étant donné l'insistance que vous aviez à m'obliger à parler alors que j'avais décidé de garder le silence sur les choses qui ne me concernaient pas et les conditions de la garde à vue, la fatigue, la faim et l'état de nervosité, je n'ai rien dit. Quand bien même on se sait innocent, on en arrive à être paranoïaque.

AGENT SDAT. Néanmoins, nous vous rappelons que la question //Connaissez-vous Julien?// vous a été posée en début de garde à vue, qu'elle était très simple et que des plats chauds vous ont été proposés à chaque repas.

MATHIEU B. C'est une blague ça! À la 36^e heure de garde à vue, j'étais épuisé, et je n'avais pas mangé de la journée.

AGENT SDAT. Il s'agit pourtant d'une question simple, et pour une personne qui n'a pas manqué de mettre en avant ses sept années d'études en sociologie et qui sait donc répondre à des questions beaucoup plus évoluées, cela n'aurait pas dû prendre trois jours.

MATHIEU B. J'ai dit que je ne connaissais pas Julien, tout comme j'ai dit non sur toutes les photos que vous m'avez présentées, ayant expliqué au préalable que la situation paraissait suffisamment grave pour que je ne m'exprime qu'à propos de ce qui me concernait directement. Et je l'ai précisé à plusieurs reprises. Effectivement, après m'avoir fait miroiter que ma liberté et donc ma capacité à voir mon fils de 9 mois et demi, relevait de mon acquiescement ou non à cette question, j'ai consenti à y répondre.

AGENT SDAT. Avez-vous peur de Julien, pour vous, pour votre compagne ou pour votre enfant?

MATHIEU B. Non pas du tout.

AGENT SDAT. N'avez-vous jamais rencontré de personnes ayant tenu des propos violents à Tarnac?

MATHIEU B. Qu'est-ce que vous entendez par //des propos violents//?

AGENT SDAT. Monsieur Burnel, ne commencez pas à jouer sur les mots, à tenter d'éviter la réponse aux questions que nous vous posons par un début de débat philosophique, nous ne vous suivrons pas. Avez-vous entendu des personnes tenir des propos violents sur la société à Tarnac?

MATHIEU B. Si, pour vous, dire //Sarkozy connard// sont des propos violents, alors oui. Si c'est mettre la France à feu et à sang, non.

DAVID PUJADAS. Dans l'actualité également les suites de l'enquête sur les sabotages à la SNCF. Les dix personnes interpellées sont toujours en garde à vue. Il n'y a pas, semble-t-il, de preuve formelle de leur implication, mais les enquêteurs paraissent convaincus d'être sur la bonne piste. Chose étonnante : le groupuscule était sous surveillance et pourtant cela n'a pas permis d'éviter les actes de malveillance. Voici pourquoi enquêtent Audrey Gouttard et Francis Forget.

AUDREY GOUTTARD. Deux jours après leur arrestation, leurs auditions se poursuivent. Les enquêteurs sont toujours à la recherche d'éléments déterminants qui confirmeraient leurs soupçons. Car ils n'ont ni trace ADN, ni empreintes digitales.

14 novembre 2008 - Même lieu - 84e heure de garde à vue de Mathieu B.

AGENT SDAT. Monsieur Burnel, je vous informe qu'un témoin sous X vient d'être entendu. Le témoin T42. Avant que nous vous donnions

connaissance de ses déclarations, souhaitez-vous faire des déclarations spontanées ?

MATHIEU B. Je n'ai rien à déclarer.

T42. Je suis dans vos locaux afin de témoigner sur les activités d'un groupe constitué autour de Julien Coupat. Ce groupe a pris la dénomination de //Comité invisible//. Pour Julien Coupat, l'objectif final de ce groupe était le renversement de l'Etat.

À plusieurs reprises, Julien Coupat a exprimé le fait que même si le moment n'était pas encore venu, il pourrait être un jour envisagé d'avoir à tuer car la vie humaine a une valeur inférieure au combat politique.*

GABRIELLE H. Au bout de trois jours, un avocat peut venir assister le prévenu retenu sous le coup d'une procédure antiterroriste. Trois jours pendant lesquels tu n'es au courant de rien d'autre que de ce que la police veut bien te dire, c'est-à-dire rien ou des mensonges.

Puis ce fut le dépôt. Là s'entassaient des centaines d'hommes et de femmes dans la crasse et l'attente. Je suis amenée jusqu'aux galeries toutes neuves pour comparaître devant le juge d'instruction.

* extraits du PV D43 du 14 novembre 2008.

Extrait de Aurianne Abécassis, *Taïga (comédie du réel)*, Lansman Editeur, Morlanwelz, 2019.

Aurianne Abécassis écrit pour le théâtre et pour la marionnette. Après un master d'Études théâtrales, elle se forme au conservatoire de Bobigny (jeu), puis à l'Ensatt (département d'écriture dramatique). Je l'ai rencontrée au festival Jamais Lu à Paris où elle présentait son texte *Taïga*, qui est une tentative de raconter cette fameuse affaire Tarnac (Comité invisible) d'une époque où se mêlent le politique, le médiatique, et le judiciaire. Tenter de mettre un peu de lumière sur ce qui est déjà considéré comme le plus grand fiasco de l'anti-terrorisme français de ce début de XXI^{ème} siècle.

PLANCTON.

extrait de *Reclaim, Recueil de textes écoféministes* d'Émilie Hache (2016)

Reclaim Women and Nature

//Tu dis qu'il n'y a pas de mots pour décrire ce temps,
tu dis qu'il n'existe pas. Mais souviens-toi. Fais un
effort pour te souvenir. Ou, à défaut, invente//
Monique Wittig, *Les Guérillères*

L'articulation qu'opèrent les écoféministes entre les femmes et la nature s'élabore au cours de ces mobilisations. Il ne s'agit pas d'abord d'une articulation savante et abstraite entre la question de l'oppression des femmes et la destruction de la nature, mais de l'expérience collective, de centaines voire de milliers de femmes, face à la menace que fait peser sur leur vie et celle de leurs enfants la course à l'armement nucléaire liée à la guerre froide, de leur colère devant cette mainmise sur leur vie et leur avenir, et de la volonté de faire quelque chose plutôt que subir seule de manière isolée et passive cette terreur, de penser ensemble, pour essayer de répondre à la question //comment en sommes-nous arrivées là?// et //que pouvons-nous faire et comment?//.

Des militantes féministes également impliquées dans le mouvement antinucléaire se réunissent alors pour parler de l'emballement de la course à l'armement nucléaire entre bloc de l'Est et bloc de l'Ouest, de l'idéologie techniciste, militariste et viriliste à l'œuvre dans les discours publics, et se mettent à faire le lien entre leurs engagements respectifs à l'intérieur de ces deux mouvements. Pour reprendre les termes de l'une d'entre elles, c'est la même société qui valorise une culture de guerre et dans laquelle les femmes peuvent être violées, insultées, agressées, aussi bien chez elles que dans la rue; c'est la même culture qui entretient un rapport de destruction à l'égard de la nature et de haine envers les femmes, c'est donc cette culture dans son ensemble qu'il s'agit de changer.

Ces deux formes d'oppression ne sont en effet pas seulement actuellement contemporaines, mais sont liées entre elles, à savoir

que l'une s'appuie sur l'autre et inversement, tel un ruban de Möbius: les femmes sont inférieures (mais aussi irrationnelles, plus sensibles, impures, etc.) parce qu'elles seraient plus proches de la nature et la désacralisation – mais donc aussi l'exploitation – de la nature s'appuie sur sa féminisation. Cette double dévalorisation des femmes et de la nature prend place au sein du dualisme nature/culture qui caractérise fondamentalement notre culture et que les écoféministes ont largement contribué à mettre à jour: le monde – ou plutôt notre monde – s'ordonne autour de deux dimensions hiérarchiquement articulées l'une à l'autre, d'un côté la matière, la corruption, l'impureté, le sensible, l'irrationnel, la sexualité, les femmes, la nature; de l'autre, la raison, l'esprit, la culture, la pureté, la transcendance, le sacré, les hommes.

La réponse classique à cette identification historique et socialement construite des femmes et de la nature a pris la forme d'un rejet critique. Les femmes ne sont pas plus proches de la nature ou plus naturelles que les hommes; par exemple, les émotions que les écoféministes souhaitent prendre en compte de manière collective dans la sphère politique ne sont pas féminines en tant que telles, elles ont été historiquement associées à la féminité et transmises comme telles, mais concernent en réalité tout le monde. C'est de fait la proposition que font les écoféministes sur cette question: les émotions ne sont pas un domaine réservé aux femmes, au contraire, il est crucial politiquement d'apprendre collectivement à les prendre en compte, hommes et femmes¹. Il en va de même en ce qui concerne une autre dimension de l'identification des femmes à la nature, celle qui porte sur les tâches traditionnelles de reproduction et de maintien de la vie humaine et non humaine: historiquement attribuées aux femmes, elles ne constituent pas plus un domaine réservé aux femmes – il n'existe pas plus de gène du repassage que du soin ou de l'instinct maternel.

L'émancipation des femmes est ici conçue sous la forme d'un arrachement, passant par le rejet de tout ce qui nous rattache à

notre corps /au biologique/ à la nature. Et c'est sans doute là que le problème se noue. Pour les écoféministes cette version de l'émancipation risque d'exclure toutes celles qui ne rejettent pas cette identification – le corollaire de cette position critique étant en effet généralement de condamner comme aliénées les femmes qui défendent ces tâches féminines ou féminisées. Or une dimension fondamentale du mouvement écoféministes est son attachement à construire un mouvement populaire (*grassroots*), démocratique au sens de non élitiste, et une position qui exclurait la majorité des femmes est tout à fait inenvisageable. Les écoféministes ont explicitement cherché à construire un mouvement //politique qui soit fidèle *aux femmes et au féminisme*//, qui //combine le point de vue de la féminité traditionnelle et du militantisme féministe radical//. Cela les a donc obligées à inventer autre chose qu'un rejet pur et simple de cette identification. Un deuxième problème tient au fait qu'en rejetant cette identification des femmes avec la nature, on sauve les femmes, mais on sacrifie la nature. Pourquoi? Parce qu'en disant //les femmes ne sont pas du tout naturelles/plus naturelles que...//, on sous-entend une version négative de la nature, une version naturalisée. Pour le dire autrement: on ne remet pas en cause le dualisme nature/culture au fondement de cette identification des femmes avec la nature, on passe simplement d'un côté de ce dualisme – celui de la nature où l'on était assignée – à l'autre, celui de la culture. Et cela ne convient pas non plus aux écoféministes qui, en raison de leur sensibilité écologique, ne veulent pas plus abandonner la nature que les femmes.

À quoi peut alors ressembler une articulation positive entre les femmes et la nature, une articulation écofémini/ste? Pour tenter de répondre à cette question, on peut repartir de ce qui pose problème dans cette identification des femmes avec la nature: ce qui pose problème, ce n'est pas la nature en tant que telle, c'est l'infériorité attribuée à cette nature en raison du dualisme nature/culture. Mais si on sort de ce dualisme? Pour le dire simplement, les écoféministes sortent de l'identification des femmes avec la nature au sens patriarcal et //dualiste// de //les femmes sont inférieures parce qu'elles sont du côté de la nature et la nature est inférieure parce qu'elle s'oppose à la culture (et qu'elle est féminine)//. Elles

¹ Joanna Macy, *Agir avec le désespoir environnemental*. Extrait de //Working Through Environmental Despair// in *Ecopsychology: Restoring the Earth, Healing the Mind*, edited by Theodore Roszak, Mary E. Gomes & Allen D. Kanner, p240-259, Sierra Club Books, 1995.

en sortent en se réappropriant à la fois la //nature// et ce qui est habituellement attribué aux femmes, ce qui est distribué du côté de la féminité. Les écoféministes procèdent en ce sens à ce qu'on pourrait appeler une inversion du stigmat, sauf qu'il s'agit ici d'un double stigmat concernant *et* les femmes *et* la nature, nous faisant nous prendre les pieds dans le tapis en jouant les unes contre l'autre alors que l'enjeu consiste au contraire à tenir les deux ensemble, en retrouvant une conception de la nature non appauvrie, non naturalisée, une version pourrait-on dire écologique de la nature, intelligente, sensible, pour pouvoir revenir sur le lien femmes/nature autrement qu'en le rejetant.

Mais revenir comment ? Il ne s'agit ni de revenir à une nature originelle, ni à une féminité éternelle - ni d'aucun retour à, ce mouvement étant par définition impossible -, mais de se réapproprier (*reclaim*) le concept de nature comme nos liens avec la réalité qu'il désigne. Si l'on devait choisir un geste, un mot capable d'attraper et nommer ce que font les écoféministes, ce serait celui-ci : *reclaim*, un terme que les écoféministes empruntent au vocabulaire écologique, signifie tout à la fois réhabiliter et se réapproprier quelque chose de détruit, de dévalorisé et le modifier comme être modifié par cette réappropriation. Il n'y a ici, encore une fois, aucune idée de retour en arrière, mais bien plutôt celle de réparation, de régénération et d'invention, ici et maintenant.² *Reclaim* fait partie de ces mots intraduisibles sans perdre une partie de leur richesse et de leur puissance, et pour cette raison, après d'autres concepts féministes (*empowerment* ou *care*), il est en train de passer dans une forme d'usage courant dans la langue française.

2 Sur cette notion et son introduction en langue française, voir Maria Puig de la Bellacasa, *Politiques féministes et construction des savoirs : Penser nous devons !*, L'Harmattan, 2012.

Extrait de Émilie Hache, *Reclaim, Recueil de textes écoféministes*, trad. Émilie Notéris, Cambourakis, [coll. Sorcières], Paris, 2016.

Émilie Hache est une philosophe, maîtresse de conférences à l'Université Paris Nanterre, qui travaille sur l'écologie politique. S'interrogeant sur la question des nouveaux récits, elle invite à penser l'avenir sans la notion de progrès, à sortir de l'ensorcellement du capitalisme et de ses rapports de domination, et à retrouver du lien avec le monde sensible, en faisant de la place aux émotions. Dans ce recueil de textes *Reclaim*, elle nous permet de découvrir ou redécouvrir le mouvement écoféministe, né dans les années 1980 aux États-Unis contre la menace nucléaire. Une proposition à méditer pour aborder demain.

// Nous ne nous battons pas pour la nature-blanche, masculine, capitaliste, hétéronormée, désagentivée, nous sommes la nature féministe, noire, sacrée, vivante qui se défend. Nous voulons gagner cette révolution. Il n'est pas sûr comme l'écrit Starhawk // que nous ayons les moyens écologiques et sociaux d'en mener une autre si celle-ci échoue. // Ces mots résonnent particulièrement, à un moment où il semble devenu plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme. // Et les chances de la gagner sont si minces que nous ne pouvons pas nous permettre d'être quoi que ce soit d'autre qu'intelligent.e.s, bon.ne.s stratèges et uni.e.s les un.e.s avec les autres. //

Émilie Hache, *Reclaim*

RITUELS

— bibliographie

traversée des textes des Île sud et Île nord-est

- / Pauline Boudry, Renate Lorenz, *Letter to the visitors*, Journal du Pavillon Suisse de la Biennale de Venise, 2019. (<http://movingbackwards.ch/#letters>)
- / Judy Brady, *I want a wife*, *Ms Magazine*, New-York, 1971.
- / Nicoleta Esinencu, *American Dream*, trad. Alexandra Lazarescu et Baptiste Malleck © L'Arche - Agence théâtrale
- / Nicoleta Esinencu, *That moment*, trad. Alexandra Lazarescu © L'Arche - Agence théâtrale
- / Julie Gilbert, *Outrages Ordinaires*, suivi de *Monologue pour un dealer de ma rue*, Passage(s), [coll. Libres courts au Tarmac], Paris, 2019.
- / Jean-Luc Lagarce, *Du luxe et de l'impuissance*, Les Solitaires intempestifs, Besançon, 2008.
- / Bruno Latour, *Où atterrir ?*, La Découverte, Paris, 2017.
- / Alexandre Ostrowski, *L'Orange*, trad. Françoise Flamant, Gallimard, [Coll. Folio théâtre], Paris, 2007.
- / Paul B. Preciado, *Nous disons révolution et La Balle*, dans *Un appartement sur Uranus*, Grasset, Paris, 2019.
- / Sarah Jane Moloney, **Sappho**^x, inédit, 2019.

textes

- / Aurianne Abécassis, *Taïga (comédie du réel)*, Lansman Éditeur, Morlanwelz, 2019.
- / Edward Bernays, *Propaganda, Comment manipuler l'opinion en démocratie*, 1928, pour la traduction française, La Découverte, Paris, 2007.
- / Mona Chollet, *Sorcières, La puissance invaincue des femmes*, La Découverte, Paris, 2018.
- / Collectif Mauvaise Troupe, *Contrées, Histoires croisées de la zad de Notre-Dame-des-Landes et de la lutte No TAV dans le Val Susa*, L'éclat, Paris, 2016.
- / Odysseas Elytis, *Le Petit Marin*, éd. Ikaros, Athènes, 1985.
- / Julie Gilbert *Outrages ordinaires*, suivi de *Monologue pour un dealer de ma rue*, Passage(s), [coll. Libres courts au Tarmac], Paris, 2019.
- / Julie Gilbert, *Combien de flèches pour traverser?*, inédit, 2009.
- / Émilie Hache (dir.), *Reclaim, Recueil de textes écoféministes*, trad. Émilie Notéris, Cambourakis, [coll. Sorcières], Paris, 2016.
- / Bell Hooks, *Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme*, trad. Olga Potot, Cambourakis, [coll. Sorcières], Paris, 2015.
- / İlan Larue, *Libère-toi, cyborg ! Le pouvoir transformateur de la science-fiction féministe*, Cambourakis, [coll. Sorcières], Paris, 2018.

- / Angélica Liddell, *Et les poissons partirent combattre les hommes*, trad. Christilla Vasserot, Éditions Théâtrales, Montreuil-sous-bois, 2008 (Version originale 2003).
- / Audre Lorde, *Sister Outsider, Essais et propos sur la poésie, l'érotisme, le racisme, le sexisme...*, trad. Magali C. Calise et Grazia Gonik, Marième Hélie-Lucas et Hélène Pour, Éditions Mamamélis, Genève, 2003.
- / Serge Margel et al., *Revue Lignes n°40, Le manifeste entre littérature, art et politique*, Nouvelles Éditions Lignes, Fécamp, 2013.
- / Ana Mendieta, *Le temps et l'histoire me recouvrent*, Catalogue de l'Exposition, Le Jeu de Paume, Paris, 2018.
- / Jérôme Richer, *La violence de nos rêves*, inédit, 2017.
- / Starhawk, *Rêver l'obscur, Femmes, magie et politique*, trad. Morbic, Cambourakis, [coll. Sorcières], Paris, 2015 (version originale 1982).
- / Karine Tissot et al., *Marie Vélardi, Livre 1 Monographie 2006-2019*, coédition L'APAGE/Infolio, catalogue de l'exposition *Terre-Mer, Marie Vélardi* au CACY d'Yverdon-les-Bains, 2019.
- / K. McKenzie Wark, *Un Manifeste Hacker*, trad. collectif Club post-1984 Mary Shelley et Cie Hacker Band, Éditions criticalsecret, Paris, 2004.
- / Monique Wittig, *Les Guérillères*, Les Éditions de Minuit, 1969, Paris.
- / Women's International Terrorist Conspiracy from Hell (W.I.T.C.H.) *Manifeste W.I.T.C.H.*, 1968.

films

- / *Non-assistance*, documentaire de Frédéric Choffat, Akka Films/ Radio Télévision Suisse (RTS), Suisse, 2016.
- / *Walpurgis*, essai cinématographique de Frédéric Choffat, Les Films du Tigre, Suisse, 2008.
- / *Hotel Echo*, film d'Éléonor Gilbert, L'Atelier documentaire, France, 2018.
- / *Delphine et Carole, Insoumuses* film de Callisto Mc Nulty, Les Films de la Butte, Alva Film, Centre audiovisuel Simone de Beauvoir, INA, Suisse, France, 2019.
- / *Leviathan*, documentaire de Véréna Paravel et Lucien Castaing-Taylor Verena, Arrête ton cinéma, France, Royaume-Uni, États-Unis, 2013.
- / *Fuocoammare, Par-delà Lampedusa*, film documentaire de Gianfranco Rosi, Stema Entertainment, Rai Cinema, Les Films d'ici, Italie, 2016.
- / *S.C.U.M. Manifesto*, film de Carole Roussopoulos et Delphine Seyrig, Centre audiovisuel Simone de Beauvoir, France, 1967.
- / *Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit*, film d'Olivier Zuchuat, Prince Film, A.M.I.P., Suisse, France, Grèce, 2013.

Les images de ce cahier de salle sont une traversée dans des films essais, des documentaires, des livres d'artistes, des arrêts sur cette Méditerranée devenue cimetière, sur les feux communs et sur le guet des feux de forêt, la forêt et le rapport au corps des femmes. Un seul visage nous fait face : celui de Mamadou Diallo, rencontré il y a quelques années à Tanger, alors que nous réalisions, Frédéric Choffat et moi-même, une émission pour la Radio Télévision Suisse (RTS) sur le passage clandestin des subsahariennes vers l'Espagne. Mamadou est devenu notre ami, notre passeur pour tenter de comprendre l'histoire sans fin de ces départs. Il est l'un des protagonistes du film *Non-Assistance*, de Frédéric Choffat et il est aussi le //Mamadou// de mon texte **Monologue pour un dealer de ma rue**.

Voici les films dont sont issus les photographies suivantes :

Hotel Echo (2018) d'Eléonor Gilbert, réalisatrice française. Ses films sont à la croisée de la fiction et du documentaire. Dans celui-ci, deux femmes guettent les départs de feu au sommet d'un mont ardéchois. Entre les feux qui jaillissent, la réalisatrice ré-explore des contes, puis des souvenirs liés à la violence que l'on appelle //domestique//, parfois presque invisible et entremêlée au quotidien. (n° 2, 3, 4, 5)

Non-Assistance (2016) de Frédéric Choffat, réalisateur suisse. Il s'interroge à travers ses documentaires et ses fictions sur notre rapport à la migration et à l'exil. Dans ce film, face aux milliers de personnes qui tentent de trouver refuge en Europe en traversant la Méditerranée, c'est le non engagement des États qui est questionné. Des murs se construisent, les traversées sont rendues illégales et forcent les gens à mettre leur vie en danger une nouvelle fois. Pour pallier cet état, des civiles s'engagent. (n° 1, 7, 8)

S.C.U.M. Manifesto (1967) de Carole Roussopoulos et Delphine Seyrig. Dans ce film, Delphine Seyrig, livre en main, fait face à la réalisatrice Carole Roussopoulos qui tape le texte de Valerie Solanas *S.C.U.M. Manifesto* sur une machine à écrire. (n°10)

Les autres photos ont été prises lors d'un voyage à Potam, en terres Yaqui au Mexique en 2016 (n°6) et lors de la grève des femmes du 14 juin 2019 en Suisse (n°9, 11).

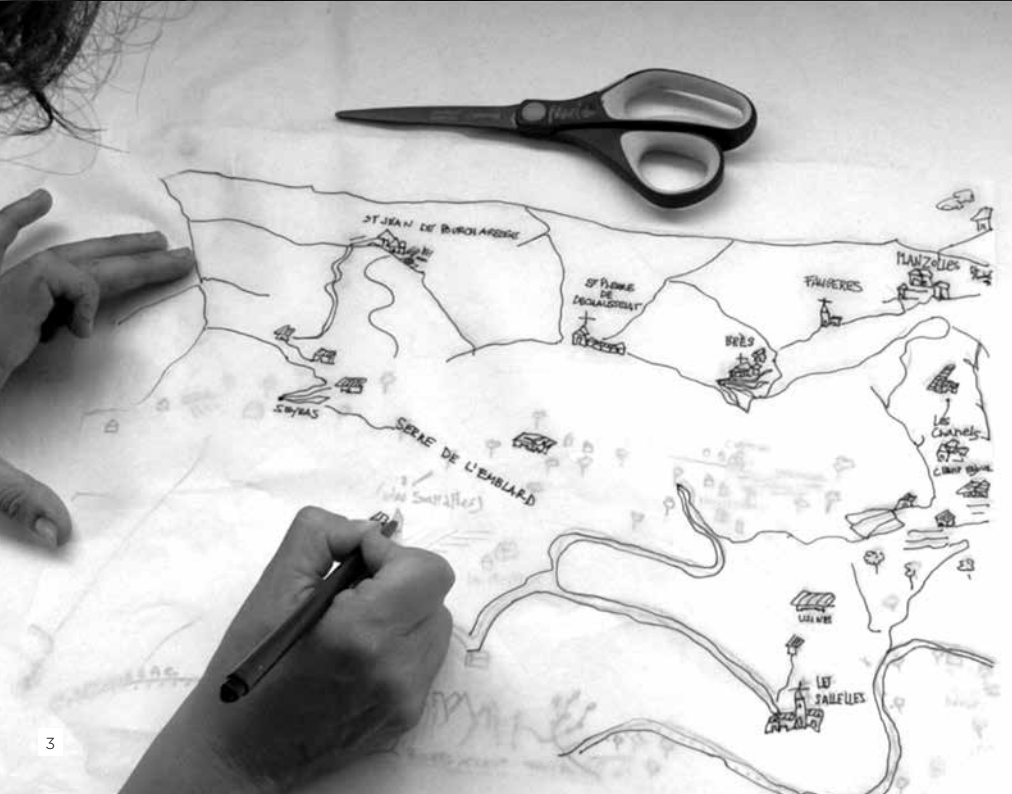




2



4



3

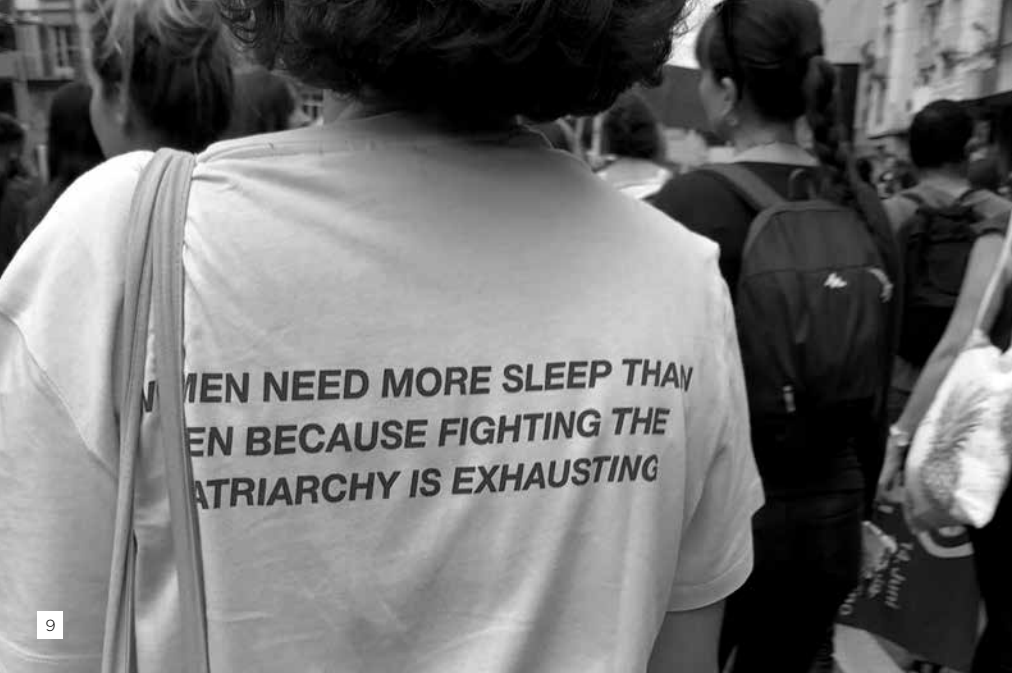


5









9



10



11

Le voyage de cette saison est venu avec elle. Auteure et scénariste, née en France, ayant grandi au Mexique, installée en Suisse, elle bouge, glisse, déplace les limites, dépasse les frontières, interroge et ne laisse rien tranquille. Ses questions, ses obsessions résonnent avec celles du **POCHE /GVE**: exil, identité, rôles sociaux, **Julie Gilbert** regarde derrière ce qui semble fixé, donné, posé, sûr et interchangeable. Quatre fois lauréate du Prix SSA en cinéma et théâtre, elle bénéficie en 2006 de la bourse d'écriture Textes-en-scènes, puis elle réside au Théâtre du Grütli en 2010-12, où elle écrit et co-met en scène *Outrages ordinaires*. Auteure associée jusqu'en 2014 du Théâtre Saint-Gervais, elle mène plusieurs performances dont *La bibliothèque sonore des femmes*, qui voyage d'espaces en espaces pour interroger la place faite aux femmes. En 2016, elle est lauréate de la bourse littéraire Pro Helvetia pour l'écriture du roman *Au milieu de la nuit*. En 2018, deux de ses pièces sont mises en scène: *FRIDA/DIEGO*, par Marcela San Pedro et *Je ne suis pas la fille de Nina Simone*, par Jérôme Richer. En 2019, *My Little One*, long-métrage coréalisé avec Frédéric Choffat, sort dans les salles suisse-romandes. Son univers, les questions qui parcourent son travail, sa manière de changer les rapports entre écriture et fabrique de théâtre en font la jeune auteure qui dure, parfaite pour devenir la quatrième femme (sur cinq) à remplir le beau rôle de dramaturge du **POCHE /GVE** pour la saison 2019-20. Que le voyage continue avec elle!

POCHE /GVE remercie les agences littéraires et maisons d'édition suivantes de lui avoir accordé l'autorisation de reproduire des extraits de leurs textes: Éditions Théâtrales, Grasset, Lansman, Cambourakis, Verdier, L'éclat, Passage(s), Casanovas & Lynch.

POCHE /GVE remercie également chaleureusement Eléonor Gilbert, Frédéric Choffat ainsi que le Centre audiovisuel Simone de Beauvoir d'avoir permis la reproduction des puissantes images de leurs films.

POCHE /GVE est géré par la Fondation d'Art Dramatique de Genève

... SUBVENTIONNÉ ... PAR LA VILLE DE GENÈVE



Fondation
Emilie
Gourd

FONDATION
LEENAARDS

—— Sappho^x

—— Manifesto(ns)!